

DANGEREUX
sous tous rapports

Le Silence des Agneaux



PREDATOR 2

SCHWARZENEGGER - STALLONE - KEVIN COSTNER - MEL GIBSON - VAN DAMME - HULK HOGAN... et LES TORTUES NINJAS 2 !



SOMMAIRE





SUBURBAN COMMANDO, P. 34.

IMPACT 32, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Ivan Marie - Jean-Philippe Renoux - Jack Tewksbury **correspondants** Marc *Los Angeles* Shapiro - Alberto *Rome* Farina - Stéphane *Hollywood* Risset **maquette** Vincent Guignebert

composition The Boys from Mansart Street **photogravure** IGO/BOA **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Avril 1991 **commission paritaire** n°67856 n°ISSN 0765-7099 n°32 tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Agnès Chabot - Carole Chomand - Clarice Coufourier - Françoise Dessaigne - Ann Doyle - Florence Farel - Véronique Fougeyrolas - Joëlle François - Camela Galano - Laurent Geissmann - Henri Gigoux - Valérie Holt - Anne Lara - Fanny Louie - Elizabeth Meunier - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joëlle Rameau - Serge Samson - Warner Home Vidéo - Jean-Luc Zylberman


LE SILENCE DES AGNEAUX, P. 18.

PREDATOR 2, P. 10.

ÉDITO

Pauvre **Cyrano de Bergerac**. La fierté nationale en prend un vieux coup derrière les oreilles. Comment les Américains ont-ils osé l'ignorer dans la course aux Oscars ? Comment se fait-il que ces cancres qui n'ont pas inventé le cinéma ne s'applatissent pas devant le génie français ? Le tout Hollywood aurait dû décerner tous ses Oscars à Jean-Paul Rappeneau, le meilleur réalisateur au monde d'après ses propres aveux, ceux de sa mère et de ses proches. Jean-Paul Rappeneau est génial ; la preuve, il le dit. Il hurle au complot, au bidouillage dans les coulisses... Cocorico, Mr. Rappeneau ! Vous comptez parmi les bons, mais de là à mépriser tout le cinéma américain sous prétexte que quelques votants n'ont pas l'intelligence d'inscrire Cyrano sur une feuille blanche ! Allez, tiens, même, concernant Edmond Rostand, le long nez et les tirades amoureuses, on dira rien que pour vous emmerder que **Roxanne** avec Steve Martin dans le rôle de Depardieu, c'est bien mieux que votre rejeton nominé mais point oscarisé. Un peu d'humilité que diable. Et soyez bon joueur, l'humanité toute entière n'est pas jalouse du tarin de votre héros. **Danse avec les Loups** - 7 Oscars - est si beau, si flamboyant, avec son Kevin Costner, ses indiens et ses bisons. Acceptez la compétition. L'important n'est-il pas de participer ?

Pas belle en revanche la nouvelle vague américaine, une vague qui devrait déferler sous peu sur les écrans hexagonaux, une vague rouge et noire. L'écume de cette déferlante se résume pour l'instant à deux titres : **New Jack City** de Mario Van Peeble et **A Rage in Harlem** de Billy Duke. Deux films réalisés par des blacks, avec des blacks et plein de blancs qui se font dégommer. Le premier déclenche des émeutes aux portes des cinémas de Los Angeles et cause drogue et violence avec toute l'ambiguité nécessaire. On dit même qu'il prône l'usage du crack, de manière insidieuse. Enfin de la provo. Provocation aussi avec **A Rage in Harlem**, méchant, teigneux. Un vilain fait remarquer à sa victime qu'un peu de chirurgie esthétique lui permettrait de se débarrasser du gros bouton qu'il cultive sur son pif. Chose dite, chose faite, le vilain sort sa lame et tranche net la protubérance. L'opéré saigne et gémit. Faut cautériser évidemment. Avec quelques gouttes d'acide ! C'était un extrait de **A Rage in Harlem** de Billy Duke, comédien reconverti, qu'on soupçonnait de n'être qu'un gros nounours. Le bougre tient plutôt du tigre enragé. Bien, bien... Voici venir la Marée Noire, qu'elle nous pétrifie, comme le fait **Le Silence des Agneaux** présentement.

Marc TOULLEC

P.S.: *Impact* change de gueule.
Nouvelle mise en page, idées inédites et autres initiatives.
Qu'en pensez vous ? Moche ? Beau ? Réagissez via *La Poste*...

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY & Cie ■



■ *Billy Zane flambe dans MILLIONS* ■

○ Curieux parcours que celui de Billy Zane, jeune sosie de Marlon Brando remarqué dans le rôle du psychopathe de **Calme Blanc**. Après une poussive detective-story futuriste (**Megaville**), il part en Italie pour les besoins de **Millions** du piètre Carlo Vanzina. Peuplé de beautés (Lauren Hutton, Alexandra Paul, Catherine Hickland), de has-been (Donald Pleasence), **Millions** décrit les déboires financiers et amoureux d'un jeune qui hérite de la fortune de son oncle comateux. Mais le tonton sort de sa léthargie et lui demande de rembourser ses dépenses... Grosses voitures, petits nichons, champagne... **Millions** fera fureur dans les salons feutrés du seizième arrondissement. Encore de la chair fraiche pour Billy dans **Femme Fatale** de André Guttfreund, où le comédien recherche sa femme mystérieusement disparue pendant leur voyage de noce. Une intrigue à la **Frantic**. Billy Zane s'adonne enfin au polar pur et dur avec **Blood & Concrete, a Love Story** de Jeffrey Reiner, où il sert d'appât pour le compte d'un flic désireux de mettre un trafiquant de drogue derrière les verroux. Evidemment, il y a une torride histoire d'amour qui vient apaiser les coups de feu.

○ Elle est mignonne la donzelle de **Don't Mess with the US**, Heather Long, dont les charmes se sont voluptueusement étalés sur les pages centrales du numéro de juillet de *Playboy*. Dans cette réalisation de Alan Roberts, elle incarne Miss USA, prisonnière aux côtés de Miss URSS et Miss Monde d'un dictateur du Moyen-Orient. Ce dernier menace la paix du monde avec la bombe atomique et utilise le trio de beautés comme bouclier humain. Evidemment, un super commando est envoyé à leur secours. Il a 48 heures pour délivrer les trois canons... Voilà une anecdote que *CNN* avait passée sous silence durant la Guerre du Golfe.



● Le nouveau Tarzan se nomme Joe Lara. Remis au goût du jour, le personnage de Edgar Rice Burroughs immortalisé par Johnny Weissmuller donne lieu à une série télé dont le pilote sert également de film. Succédant à Christophe Lambert et Miles O'Keefe, les derniers seigneurs de la jungle en date, le petit nouveau lutte contre les terroristes, contre la pollution, contre les usines chimiques, contre le déboisement sauvage et les trafiquants de drogue. Réalisé par Michael Schultz, le pilote de la série, **Tarzan à Manhattan**, se situe sur le macadam et offre à Jan-Michael Vincent et Tony Curtis des rôles de vedettes invitées. La Jane de service est chauffeur de taxi à New York... Le synopsis ne nous donne pas la nouvelle profession de Cheeta !

EXPRESSIMO

● Renny Harlin (**Freddy 4**) a demandé à Paul Shrader d'adapter pour le grand écran le roman *"Blue thunder : how the mafia owned and finally murdered the cigarette boat king ardnow"*. Premier problème pour Shrader : le titre !

● Oliver Stone s'intéresse à l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy et tournera à compter d'avril **J.F.K.** à Dallas. Avec Kevin Costner, Gary Oldman, Sissy Spacek, Tommy Le Jones, Jack Lemmon et Glenn Ford.

● Le prochain film de Steven - Tron - Lisberger, **The Whale**, sera une fable écologique mettant en scène une baleine et l'unique survivant du naufrage d'un baleinier coulé dans de mystérieuses circonstances.

● Le monde de Hugo Pratt pour la première fois à l'écran avec **Jesuite Joe**, d'après sa bande dessinée et dont il a co-écrit le scénario. **Jesuite Joe** narre les aventures d'un officier de la police montée dans le grand nord canadien. Peter Tarter interprète. *Canal +* co-produit.

● Ron Underwood (**Tremors**) tient les rênes de **City Slickers**, une comédie rurale avec en vedette Billy Cristal, Jack Palance et un cheval répondant au doux nom de Beechnut.

● Ken Russel tourne actuellement à Londres **Prisoners of Honor**, inspiré de l'affaire Dreyfus. Richard Dreyfuss tient le rôle du Lieutenant Colonel Picart, l'accusateur du Capitaine Dreyfus ! Le reste du casting ne se prête pas à l'anecdote : Oliver Reed, Peter Firth et Jeremy Kemp.

● Lawrence Kasdan revient au western après le tonitruant **Silverado** avec **Grand Canyon**. Danny Glover, Kevin Kline et Steve Martin sont de la partie.

● *Columbia* paie à Roger Corman les droits de son **Mitraillette Kelly** avec Charles Bronson. Son remake 1991 sera réalisé par Marek Kanievska et interprété par William Baldwin, le frère d'Alec.

● **Knight Moves**, le nouveau thriller de Carl Schenkel (**Out of Order**) se tournera sous peu à Munich et Vancouver. Christophe Lambert joue en famille avec son épouse Diane Lane. Tom Skerrit tient la chandelle.

● Si l'on imagine mal Jack Nicholson dans le rôle de Rocky, il va falloir s'habituer à l'idée de le voir reprendre le rôle du leader syndicaliste Jimmy Hoffa dans **Hoffa** de Danny DeVito. Stallone avait déjà endossé le personnage dans **F.I.S.T.**

● Du beau monde pour le remake des **Nerfs à Vif** produit par Spielberg et réalisé par Martin Scorsese : Robert de Niro, Nick Nolte, Jessica Lange, ainsi que Martin Balson, Gregory Peck et Robert Mitchum, les principaux protagonistes de l'original.

● Le redoutable Tony Scott sévit encore après les zings de **Top Gun** et les grosses bagnoles de **Jours de Tonnerre**. Pour le compte du producteur Joël Silver, il tourne **The Last Boy Scout** avec Bruce Willis.

● Roman Polanski passe derrière une caméra qui n'est pas la sienne, et devient comédien pour les besoins de **Back in the USSR** que tourne Deran Sarafian (**Coups pour Coups**). Il réalisera ensuite **Bitter Moon**, un thriller érotique.

● Paul Verhoeven pense déjà à une nouvelle collaboration avec Arnold. Cela donnera un film sur les Croisades. Le Hollandais violent peaufine actuellement le scénario de **Basic Instinct** au générique duquel la blonde Sharon Stone (**Total Recall**) rejoint Michael Douglas.

● Michael Mann sort de sa retraite télévisuelle. Il adapte le fameux roman de Fenimore Cooper, "*Le dernier des Mohicans*" qui a déjà fait l'objet de plusieurs adaptations. Interprète principal : le Britannique Daniel Day Lewis. Le succès de **Danse avec les Loups** ne doit pas être étranger à la mise en chantier de ce western.



■ *Kurt Russel dans BACKDRAFT* ■

● Ron Howard première : il réalise **Backdraft** dont les héros interprétés par Kurt Russel, Scott Glenn et William Baldwin sont des pompiers luttant contre des incendies spectaculaires. Jennifer Jason Leigh, Rebecca de Mornay, Donald Sutherland et Robert de Niro complètent le casting.

● Ron Howard deuxième : il réalise **The Irish Story** avec le couple à l'écran comme dans la vie Tom Cruise/ Nicole Kidman.

● Ron Howard troisième : il produit **Cop and a Half** de son copain Henry Winkler (Fozie dans *Les Jours Heureux*), une comédie policière confrontant un gamin précoce d'une dizaine d'années et un flic aux méthodes pas très catholiques.





L'APRES SADDAM

Merci à Saddam Hussein d'alimenter le cinéma guerrier en manque d'inspiration. Malgré les flops magistraux du très belliqueux **Flight of the Intruder** de John Milius et du **Navy Seal** de Lewis Teague, les américains mettent le paquet, à commencer par Menahem Golan, toujours prompt à traîner les Arabes dans la gadoue (voir **Delta Force** ou **Opération Thunderbolt**). Avec **Desert Shield** de Shimon Dotan, il envoie ce beau désaxé de Rob Lowe, chef d'un commando de marine, détruire des missiles irakiens pointés sur des navires américains. *Cannon*, sans Golan, expédie de son côté Michael Dudikoff délivrer son otage de frère en Irak dans **The Human Shield** du vétéran Ted Post....

Into the Sun, de Fritz Kiersch, varie à peine. Anthony Michael Hall et Michael Paré sont deux pilotes chargés de réduire en cendre une usine d'armement chimique en plein milieu du désert !

Le projet relatif à la Guerre du Golfe le plus dingue est sans doute celui du producteur mexicain Victor Herrara, **Escape from Iraq**. L'ingénieur atomiste Marcus Drack est amoureux d'une jolie koweitienne. Survient l'invasion. Drack sert de bouclier humain jusqu'au jour où un militaire irakien tente de le convaincre de perfectionner les missiles Scud et de donner quelques précieux renseignements sur l'arme nucléaire. Si Drack ne parle pas, le vicieux Razzak liquidera la française Monique, une jolie militaire. Mais Drack a un frère amiral dont le navire croise dans le Golfe... On rigole d'avance. Pourvu que **Escape from Iraq** se fasse rapidement.

Quand ils ne dégomment pas les suppôts de Bagdad, les américains tirent les oreilles aux sud-américains trafiquants de drogue. Témoin ce **Aces** (ex-**Aigle de Fer III**), de John Glen, dans lequel Louis Gossett Jr. dans son zing mitraille un allemand dealant de la coke dans un coin de jungle amazonienne. Dans le genre avion de combat, *Columbia* produit actuellement **FireFox II** où Brian Dennehy remplace Clint Eastwood.

■ *INTO THE SUN* ■



○ Une nouvelle version de Musidora, le fantomas au féminin du cinéma français des années 20 ? **Victimless Crimes** de Peter Hawley y ressemble fort, mais renvoie aussi à Arsène Lupin et à **La Main au Collet** d'Hitchcock. Un couple tout de noir habillé (des collants pour la dame, d'où la comparaison avec Musidora) se spécialise dans le vol de tableaux et objets d'art. Ces criminels, sans une goutte de sang sur les mains, assistent, impuissants, à un meurtre dans une galerie...

TV

Top Ten Impact
(février-mars)

	Audience
- Rocky 3 (*TF1*)	27, 5 %
- Deux Superflics (*TF1*)	25 %
- Mad Max 3 (*A2*)	14 %
- Les Héros de Télémark (*La 5*)	12 %
- The Big Easy (*La 5*)	10, 5 %
- Conan (*La 5*)	10 %
- La Fureur du Dragon (*La 5*)	10 %
- Sale Temps pour un Flic (*La 5*)	7, 5 %
- Django (*M6*)	7 %
- Les Yeux de Laura Mars (*M6*)	6 %

(1 point d'audience = 400. 000 personnes)

● Les deux séries actuellement les plus regardées en France sont *CHIPS* (*TF1*) avec une moyenne quotidienne de 14 % d'audience, et **Mac Gyver** (*A2*) qui se maintient à 12 %. A noter que *CHIPS* succède à l'infatigable *Starsky et Hutch* qui tournait autour de 17 % d'audience régulière avec des pointes jusqu'à 20 % le mercredi. Aux USA, sous les tonnes de sitcoms qui dominent le prime-time des networks, apparaissent loin derrière des séries comme *Matlock*, *Arabesque* ou *La Loi de Los Angeles*. Qui a dit que ça bougeait outre-Atlantique ? Hein, qui ?

● Après **Bigfoot et les Henderson**, **Ferris Bueller**, **Bagdad Café** et autre **Portrait Craché d'une Famille Modèle**, c'est au tour d'**Indiana Jones** de rentrer dans la cathode pour devenir une série télé contant les aventures du héros alors adolescent. La série débute en septembre aux USA.

● Steven Spielberg met les tortues en boîte. Il produit une série de dessins animés, les *Tiny Toon*, qui n'a pas tardé à devenir le programme préféré des kids, bien devant *Les Tortues Ninja*, dont le simple fait d'écrire ou de prononcer le titre est tout un supplice.

(Les chiffres donnés ici sont reproduits avec l'aimable autorisation de *La Lettre de l'Audiovisuel* et de *Sofres Nielsen*)

BD

HARD BOILED

de Franck Miller et Geoff Darrow (Delcourt)

Le premier, pour américain qu'il soit, a surtout exercé jusqu'à présent en France (**Comics and Stories**, chez *Aedena*). Le second fut le scénariste acclamé du Daredevil ressuscité des années 80 (**Born Again**, chez *Comics USA*) et d'un Batman revisité (**Dark Knight**, chez *Zenda*) ; par ailleurs créateur d'un des personnages les plus populaires du comic book, il est aussi le scénariste flippé d'un **RoboCop II** très bd. Que peuvent avoir en commun deux auteurs aussi dissemblables et opposés que Geof Darrow, l'imprévisible, et Frank Miller, le spécialiste du scénario dramatique à effets ? Réponse : **Hard Boiled**, série fonçant à cent à l'heure - traduite chez *Delcourt* - histoire percutante et explosive d'un personnage dont on ne sait plus trop s'il est flic ou courtier en assurances, humain ou cyborg, bd atteinte, pour une fois avec bonheur, du syndrome "toujours plus", grand spectacle dans album cartonné. Outre qu'il aborde ici ses sujets favoris (trouble de la personnalité, crise d'identité) auxquels vient s'ajouter un thème récurrent de la SF, le robot qui s'ignore (**Total Recall**), Miller livre un texte très discret, support idéal aux délires graphiques de Darrow, vedette incontestable du récit. Habitué des studios *Disney*, Geoff Darrow dessine pour son plaisir, bourrant ses planches géantes de détails infimes et de clins d'œil appuyés, passant de la pleine page minutieusement exécutée à l'éclatement de celle-ci en une multitude de cases. **Hard Boiled**, interminable parcours du combattant pour lecteur en manque de sensations fortes, a tout de l'exercice de style hyper violent, *forcément* gratuit, où les deux auteurs, peu intéressés par le réalisme des situations qu'ils décrivent et davantage préoccupés par l'esprit novateur qui les anime, se défoulent comme deux grands gamins armés, lachés dans une cour de récréation pour premiers de la classe. Certains ne manqueront pas de voir dans **Hard Boiled** un pamphlet vigoureux contre une Amérique dont la décadence trouve un exutoire dans la violence et la libéralisation des mœurs. Mais, une fois n'est pas coutume, envisager **Hard Boiled** sous l'angle social serait horriblement réducteur pour ce sommet de pur destroy, cette agression tranchante à laquelle il est difficile d'échapper.

Jean-Philippe RENOUX & Yvan MARIE

• **Roger Corman** met toutes les chances de son côté. Il produit actuellement **Dillinger & Capone** de Louis Morneau. Après que John Dillinger soit tombé sous les balles de la police à la sortie d'un cinéma, Al Capone purge une peine de prison à Sing-Sing. Mais la mort de Dillinger n'est qu'un fin stratagème. Le faux défunt attend cinq ans que Capone sorte du pénitencier et s'allie à lui pour le vol de 15 millions de dollars en or. Abracadabrant.

• Les amoureux de séries Z devraient prendre un super pied avec **The Covenant** de Chris Peschken, produit et interprété par la teutonne liftée Sybil Danning. La quinquagénaire aux seins d'acier a le bon goût de s'entourer de Robert Ginty (justicier dans au moins vingt séries B), Laura Gemser (ex-Black Emmanuelle qu'on pensait disparue de la circulation) et de cette vieille peau tannée de Karen Black.



Kick Boxing News

Le kickboxing se porte bien. Et les séries B et Z pleuvent parallèlement aux coups de latte de Van Damme. **Ring of Fire** de Richard W. Munchkin se réclame ouvertement de la tradition des **Bloodsport** et autre **Kickboxer**. Il y a du **China Girl** (pour l'histoire d'amour), du **Big Boss** (pour la rivalité entre deux écoles d'arts martiaux) et Don "The Dragon" Wilson, le héros, a déjà fait ses preuves dans les deux **Blood Fist** produits par Roger Corman. **Breathing Fire** de Lou Kennedy & Brandon de Wilde met en scène Jonathan Ke Quan, le Demi-Lune de **Indiana Jones et le Temple Maudit**. Celui-ci interprète un vietnamien élevé aux Etats-Unis et dont le père est compromis dans un casse sanglant. Avec son demi-frère, comme lui karatéka émérite, le jeune asiatique dérouille le gang, responsable de la mort de leur oncle... Sombre histoire de famille. Avec la participation de Bolo Yeung, voué aux rôles de sadique du ring depuis **Opération Dragon** et **Bloodsport**.

Dans le domaine du kickboxing, la firme de Hong Kong, *IFD* (coupable des pires Ninja avec Richard Harrison) nivelle par le bas. **Kickboxer the Champion**, de Alton Cheung, mêle suprématie du trafic de l'opium dans le Shangaï des années 30, racket dans la prostitution et vengeance sur le ring... Très Z tout ça. **The Fighter The Winner** de Albert Yu, **The Ultimate Boxer** du (mauvais) spécialiste Godfrey Ho paraissent eux aussi particulièrement ringues.

Lucio, Antonio, Sergio et les zôtres...

La série B italienne survit toujours. Tandis que Lucio Fulci s'apprête à tourner **Croc Blanc à New York**, d'autres artisans plus ou moins talentueux s'évertuent à illustrer des histoires mille fois racontées. Antonio Margheriti (pseudo : Anthony M. Dawson) verse dans l'écologie avec **Indio 2 : the Revolt**. Version musclée et bis de **La Forêt d'Emeraude**, **Indio 2** milite pour la sauvegarde de la jungle amazonienne. Un baroudeur forme les indiens à la guérilla pour endiguer le flot de bulldozers... Avec Charles Napier, l'acteur fétiche de Russ Meyer et Jonathan Demme. Charles Napier encore dans **Condor** de Sergio Martino (pseudo : Martin Dolman). Mark Lester (le barqué Daniel Greene), un reporter avide de scoops juteux, part en chasse d'un avion s'étant écrasé 40 ans auparavant dans un glacier de Patagonie. A l'intérieur se trouvaient un Mandarin fuyant la Chine Communiste et un fabuleux trésor en diamants. Il n'en faut pas plus pour exciter les convoitises et nourrir de péripéties un scénario riche en rebondissements. Même topo pour **Hunt for the Golden Scorpion** du déjà moins doué Umberto Lenzi. Un professeur de l'université de Miami part à la recherche de son frère disparu dans la jungle amazonienne. Il se retrouve impliqué dans la quête du Scorpion d'Or sur lequel salivent aussi un collectionneur d'art excentrique et un homme d'affaires arabe...

■ *Rutger Hauer dans MAKTUB* ■

Le producteur-réalisateur Fabrizio de Angelis (pseudo : Larry Ludman) donne dans le polar de série avec **Arizona Road** que fréquente Antonio Sabato Jr. (son papa était l'un des bellâtres les plus insupportables du western italien).

Ruggero Deodato et Duccio Tessari travaillent plutôt pour la télévision, mais leurs séries donneront aussi lieu à des longs métrages. Le premier, **Monsieur Cannibal Holocaust**, verse dans le familial avec un **Ocean** au générique hétéroclite (Irène Papas, Mario Adorf, Senta Berger, Marisa Berenson) et suit les aventures maritimes d'une adolescente douée de pouvoirs paranormaux. Le second cinéaste, plus laborieux, s'adonne à des excercices plus secs avec **Maktub, the Law of the Desert**, dont la distribution est tout aussi délirante (Rutger Hauer, Omar Sharif, Elliott Gould, Kabir Bedi). Parce que son ex-mari a enlevé leur fils pour l'emmener dans son pays et lui enseigner la culture arabe, une riche femme engage un agent de la CIA (Rutger Hauer), spécialisé dans les affaires moyen-orientales... Voilà qui ressemble fort au **Secret du Sahara** avec David Soul et Andie Mc Dowell, vu sur *TF1*.

AMERican film market



■ *Le Sergent Kabikuman imitant la statue de la Liberté. L'Amérique version Troma, où il faut être très nul, et très con, en même temps, ce qui n'est pas facile. Lloyd Kaufman et Michael Herz, les BBB (Big Boss de la Boîte), s'en tirent très bien* ■

D'une année sur l'autre, les bons films deviennent une denrée rare dans les marchés cinéma. Pas grand chose sur les étalages, sinon des produits manufacturés, calibrés, des séquelles à tire-larigot, des ersatzs à la recherche d'un petit succès de vidéo-club...

Santa Monica, l'un des morceaux de la tentaculaire Los Angeles, reçoit l'American Film Market. Un palace au bord de mer, le Loew's, des milliers de participants arborant des badges... Insolite dans ce cadre qui évoque le côté estival du Festival de Cannes. Insolite et dérangeant. Des acheteurs en complet veston, parfaitement coiffés et des hôtesses, grandes, blondes, le badge pointant avantageusement sur des poitrines compressées, croisent des clochards poussant des caddies pleins de bouteilles vides. Le verre leur rapporte quelques dollars. A l'American Film Market, on brasse des millions, des milliards, en droits comme en préventes. Mais la mauvaise conscience face à la détresse des sans logis de Los Angeles ne ronge pas les hommes d'affaires du cinéma et n'alimente à aucun moment leurs conversations. Ici, dans le grand lobby du Loew's, on s'interroge sur la dualité entre un nouvel American Film Market en Octobre et le Mifed de Milan au même moment. Manifestement, les américains veulent toute la galette, ainsi que la peau des italiens, soit le monopole des marchés cinéma. Heureusement, les Européens Anglais en tête, les Sud-américains, les Asiatiques et même quelques Américains frondeurs clament haut et fort qu'ils iront à Milan.

Le hall d'entrée du Loew's ressemble à une véritable foire. Malgré un service d'ordre qui scrute les badges et les visages en même temps, de peur qu'un poseur de bombes irakien ne sévisse, les producteurs à la petite semaine traquent la starlette. Mais leurs stratagèmes bidons ne trompent plus que les toutes débutantes. On leur offre un verre, on sort son savoir-parler au bar, puis le reste dans l'intimité. Certaines jouent le jeu de l'apparat avec une application ennuyée. La grande Morgan Fox, chef des majorettes nymphomanes du **Retour de Flesh Gordon**, arbore un sourire forcé du haut de son mètre 82. Elle n'a pas grand mal à se faire remarquer, mais pas forcément pour ses talents de comédienne. Nettement plus petite, la karatéka Cynthia Rothrock se déplace quant à elle à la vitesse de l'éclair. Celle qui tourne indifféremment aux quatre coins du monde échange quelques mots avant de filer à un rendez-vous. Juste le temps de remarquer qu'elle s'est fait retaper le nez et que sa poitrine s'est substantiellement développée. Cynthia n'est pourtant plus une adolescente. Mais elle est jolie. Voilà pour l'ambiance de cette ruche bourdonnante régie par les lois du billet vert. Reste le triste refrain annuel, la rengaine de tous les marchés. Peu de bons films. 100 % vrai en 1991. Quant aux quelques bons, ils coûtent la peau des fesses. Et l'acheteur potentiel n'est même pas certain de les rentabiliser !

LES MAUVAIS

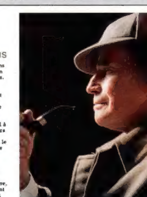
La palme du film le plus authentiquement ringard de l'American Film Market 91 revient à **The Beastmaster 2**. Le producteur de **Dar l'Invincible**, Sylvio Tabet, pique le fauteuil de cinéaste à Don Coscarelli et illustre avec zèle un scénario idiot. Dar le gentil barbare, commandeur des animaux, emprunte une porte temporelle et déboule dans le Los Angeles de 1990. A ses côtés, une adolescente insupportable qui lui enseigne les rudiments de la civilisation. A ses trousses, un vilain despote qui avoue être son frérot (Wings Hauser) et une sorcière qui a le ventre aussi mou que les seins (Sarah Douglas). Le méchant pique un réacteur atomique pour asservir l'humanité. Sylvio Tabet tombe dans toutes les chausse-trappes de la facilité. Il s'y roule même avec délectation. Il expédie donc son vilain dans un magasin de fringues dont les vendeurs sont pédés, montre un Dar bovin s'extasiant devant une télévision, décrit des animaux qui ironisent avec des bulles de bandes dessinées... **The Beastmaster 2** atteint le point de dégénérescence ultime des séquelles.

X-Tro 2 de Harry Bromley Davenport est moins nul mais brille par son inutilité. Sans rapport avec son modèle, le film (fauché, avec des décors évoquant ceux des pires séries Z italiennes) décrit l'irruption d'un alien dans un centre de recherche. Pas gêné pour un sou, Davenport pille ouvertement **Aliens**. Mais son budget serré ne lui permet qu'un monstre boueux, des effets gore sommaires. Son script, serré question imagination, ne lui offre que la possibilité d'un suspense rudimentaire. Et dire que le même type avait signé avec le premier **X Tro** une merveille d'originalité et de folie avec quelques dollars. Mais pour devoir tourner cette futile suite, Davenport s'est plié à la volonté de producteurs roublards.

Désastre aussi pour les **Dinosaurs** de Brett Thompson, une comédie préhistorique qui emprunte à la fois aux **Tortues Ninja** (un dinosaure pratique les arts martiaux), aux **Pierrafeux** et aux gaudrioles italiennes genre **Quand les Femmes Avaient une Queue**. Grâce à l'invention de leurs parents, des gosses sont propulsés dans un dessin animé dont les héros sont des dinosaures. Cela aurait pu être parfaitement délirant, mais l'épaisseur du comique (la nymphomane, les pets sonores, les bagarres à la Trinita...) alliée à des clins d'oeil appuyés (le vilain est un sosie de Darth Vader...), entraîne le film dans les combles insalubres de la ringardise. Seuls les amateurs de kitsch y trouveront leur compte. Du kitsch, il y en a à revendre dans les derniers produits *Troma*. Kitsch péplum dans **Wizards of the Demon Sword** du grand Fred Olen Ray, lequel fait tous les fonds de tiroir pour bricoler une heroic-fantasy au budget misérable. Mais Fred Olen Ray ne s'arrête pas

AMERican film market

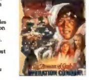
au manque de moyen. Quelques costumes voilés et il élabore un harem cadré serré. Pas de costumes du tout et il camoufle sous des chiffons des jeans et des bottes de caoutchouc... Un zeste d'érotisme, quelques prudentes animations à la Ray Harryhausen, des duels à l'épée aussi mous que ceux de **Cyrano de Bergerac**... Fred Olen Ray justifie sa réputation. *Troma* propose deux autres rejetons du même tonneau. **Class of Nuke'em High II : Subhumanoïd Meltdown**, de Eric Louzil, fait suite à **Atomic College**. Le principe consiste à montrer le plus de nichons, de fesses, de jets de bave, de petits monstres, à aligner un maximum de tronches incroyables, de nénettes dandinant du popotin et de types moches à faire peur. A ce niveau, le film tient toutes ses promesses. Au centre de ce bordel, culminent un écureuil géant qui vomit et urine, et un curieux appendice buccal à la place du nombril. Du même producteur, **Sgt Kabukiman, N.Y.P.D.**, de Lloyd Kaufman et Michael Herz, présente un flic se transformant en super-héros nippon pour envoyer sur des méchants des suchis et autres sandales de bois... L'héroïne frappe les vilains dans les parties et s'offre une balade aérienne dans les bras du héros au dessus de New York. D'une délicatesse pachydermique.
Très sérieux en revanche, **Sometimes They Come back** d'après Stephen King se ramasse. Un peu de **Stand by Me**, un peu de **Simetierre**, un peu de... Tom McLaughlin pompe les précédentes adaptations du King dans cette histoire de professeur hanté par des blousons noirs zombies. Les flash-backs donnent dans la guimauve, l'horreur dans le soft tandis que le récit, anémique, s'étire en longueur comme une vieille chique machée par 100 réalisateurs édentés. Autre adaptation, d'après Conan Doyle celle-là, **Crucifer of Blood**, de Fracer Heston, avec son papa Charlton dans le rôle de Sherlock Holmes, est un téléfilm pour le câble qui s'est offert les moyens d'un vrai film. Mais cette malédiction victorienne prenant racine dans l'Inde coloniale croule sous les dialogues. On cause, on cause trop, beaucoup trop. Du théâtre filmé. Dommage, car le directeur artistique s'est défoncé pour reconstituer l'atmosphère début du siècle. Un Sherlock Holmes de plus mais rigoureusement superflu.



■ *Charlton Heston en Sherlock Holmes dans CRUCIFER OF BLOOD de son fils Fracer Heston* ■

LES BONS

Ils étaient rares les bons films à l'American Film Market 1991. Très rares. Deux d'entre eux proviennent de Hong Kong. Mon premier est **Armour of God II : Operation Condor** de et avec Jackie Chan. Cette suite de **Mister Dynamite** fait du pied à Tintin, aux **Aventuriers de l'Arche Perdue**... Sur un rythme allègre, le plus fou des chinois de Hong Kong part à la recherche d'un trésor nazi perdu sous les sables du Sahara. Une mitrailleuse troue un hôtel comme du gruyère, des bédouins se mettent à danser... Jackie Chan vise la bande dessinée, quitte à tomber dans le manichéen, dans le racisme touristique des



albums d'Hergé. Mais dans ce film, héritier des Belmondo des années 60 (**L'Homme de Rio** surtout), il existe une telle foi dans le cinéma spectacle que tout passe, y compris les trous béants du script.
Armour of God II se clôt par une hallucinante séquence dans l'enceinte d'une turbine géante qui fait voltiger les héros, et par une référence évidente à **Voyage au Centre de la Terre**.
Mon deuxième, **Taking Manhattan**, de Kirk Wong (**GunMen**), est un de ses polars hargneux, teigneux, carburant à la violence hard. **Taking Manhattan** flanque un ex-flic de Hong Kong installé à New York dans une sombre histoire de trafic de drogue. Kirk Wong ne prend pas de gants. La brutalité est partout dans le film. Dans les dialogues, dans les rapports amoureux, humains... On hurle, on flingue. Entre un homérique combat dans des billets de banque maculés de sang et de coke, et un gunfight dans les couloirs du métro, le metteur en scène, hystérique, interrompt une copulation sur une salle de banquet par des baffes magistrales. Caméra virevoltante et montage speed sont à l'honneur.
Made in Tokyo, la compilation **Carnival of Animation** réunit une dizaine de courts métrages animés lancés par un générique cataclysmique de Katsuhiro Otomo (**Akira**) où une forteresse détruit un minuscule village. Sorti d'un segment bien mièvre où un robot de lunapark compte fleurette à une adolescente, **Carnival of Animation** recelle des trésors. Un inventeur dont la vie est hantée par l'automate qu'il a détruit, un petit androïde arpentant l'espace, le temps, et devenant humain, des robots rococo et moyenâgeux s'affrontant en pleine ville, un diable métallique chevauchant un scooter, héros d'une version métallique d'**Une Nuit sur le Mont Chauve**... Des petits miracles qui montrent à quel point l'animation japonaise est riche de talents originaux qui ne doivent rien aux usines Goldorak.
La grande surprise de cet American Film Market restera cependant **The Sect**, produit par Dario Argento et réalisé par Michele Soavi. Un vrai grand film fantastique, littéraire, intelligent, sérieux, effrayant, esthétiquement très au point. Des suppôts de Satan harcèlent une jeune femme afin que celle-ci donne naissance à leur nouveau chef. Michele Soavi mène le spectateur par le bout du nez. Impossible de deviner ce qui va arriver. Imprévisible, **The Sect**, majestueux sabbat cinématographique, renvoie directement à **Inferno** et **Suspiria** de Argento. Il pourrait constituer l'ultime chapitre à la saga des Trois Mères. Un marabout, un lapin et des insectes procurent ici davantage de frissons qu'une décennie de psycho-killers. Chef d'œuvre.

Marc TOULLEC



■ *THE SECT de Michele Soavi. Du Fantastique avec un grand "F"* ■

OUVREZ-LA !

changer

Impact devrait s'appeler *SSVD*. Stallone Schwarzenegger Van Damme. Ces trois-là auraient des actions dans la revue qu'on ne s'étonnerait pas. Dans le n° 28, vous expliquez comment Van Damme est passé de la série Z à la série A. Rebelote avec le n° 31. Vous radotez ou quoi ? Quand Van Damme n'est pas d'actualité, vous vous tournez vers Stallone et Schwarzenegger. Croyez-moi, je suis loin d'être le dernier des fans de ces musclés, mais occupés que vous êtes à tartiner sur eux, vous oubliez les **Ghost**, **Sailor et Lula** ou **Pretty Woman**, vous passez sous silence des sujets, des cinéastes comme Tobe Hooper, Mary Lambert, Peter Weir, Michael Cimino, et des acteurs comme Dennis Hopper, Mickey Rourke, Rutger Hauer... Des changements s'imposent pour que *Impact* continue d'être une bonne revue de cinéma.

Alain Tavernier

52 pages tous les deux mois, soit 26 pages tous les mois ne suffisent pas pour rendre compte d'une actualité souvent importante, et, pour certains des noms cités (Mary Lambert, Tobe Hooper), il convient d'aller voir du côté de Mad Movies *qui leur accorde la place qu'ils méritent. Stallone, Schwarzenegger et Van Damme ne sont pas prêts de quitter le sommaire d'*Impact*. Ils tournent régulièrement et nous en parlons, le mieux possible, quand l'actualité le réclame. Des changements s'imposent dis-tu. C'est, en gros, ce que nous pensons aussi. La preuve ce numéro.*

Impact

le coup d'épée dans l'eau

Dites moi que ce ne sont pas eux ! Dites moi que ce n'est pas Russel Mulcahy, que ce n'est pas Christophe Lambert ! Je me souviens d'un film appelé **Highlander** où des immortels plus ambigus les uns que les autres, car certains n'étaient qu'esquissés, donnaient à cette fable une véritable consistance de légende. Dans des combats grandioses, à la démesure du mythe, ils se battaient pour le prix et il ne pouvait en rester qu'un. Les époques se succédaient et nous comprenions "le temps qui passe", cette conscience si supérieure acquise par les immortels. Nous voulions croire, pour la suite, à quelque chose de ENORMEUX !!!
Et puis, **Highlander le Retour** est arrivé, cinq années dans lesquelles nous avons investi un espoir démesuré, dans lesquelles nous avons mis nos plus folles pensées, nos plus inavouables désirs, notre entière confiance. Nous voulions être submergés par un plaisir visuel et nous avons été noyés par les incohérences. Pourtant je l'ai vécu ce film ! Mais voilà, ce n'est plus qu'un film. Alors je me dis que des gens mal intentionnés sont venus couper ici et là de longues séquences participant à la structure du récit, que je n'ai pas tout compris, et même que je n'ai pas vu le film... En vain. Le fait est là. **Highlander le Retour** est une ENORMEUX déception.

Emmanuel Tschaen

Heureux, Lambert... C'est bien le seul !

Si j'avais raté les dix premières minutes de **Highlander le Retour**, j'aurais parié qu'on passait **Le Parrain**. Christophe Lambert et sa voix chevrotante auraient fait un malheur dans le film de Coppola. La scène de poursuite en skate board est assez spectaculaire mais, dommage, on voit les filins. Celle du métro m'a bien fait rire. L'engin fonce à 600 km/h dans un mur et s'arrête aussitôt, faut pas déconner. Je m'attendais à un affrontement de titans entre Mc Leod et Katana et j'ai finalement assisté à une jolie danse des canards. Heureusement que ce bon vieux Sean connery, dont la tête est à nouveau sur les épaules (là, j'ai pas bien compris), a été royalement payé pour les quelques quinze minutes où il apparaît. Lui sort au moins vainqueur, financièrement, du film.

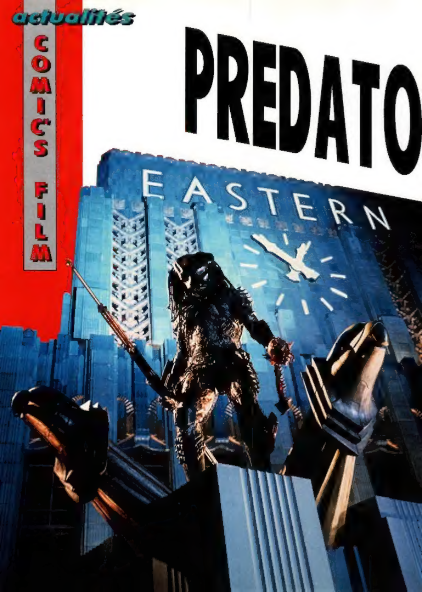
Bernard Singer

Highlander le Retour, l'événement tant attendu, se révèle n'être qu'une grotesque parodie du premier. Le film de Mulcahy semble avoir subi le même traitement que **Batman** : budget titanesque, avalanche d'effets spéciaux, décors ahurissants, le tout camouflant mal le grand vide du sujet. Lambert ne s'est visiblement pas remis des navets qu'il a tournés précédemment et Mc Leod n'a vraiment plus l'air de quelqu'un qui a traversé les siècles. Profondeur du personnage : néant. Le film accumule les invraisemblances comme si on avait recollé des bouts épars de scénario. On sent très bien dans **Highlander le Retour** la volonté des auteurs de toucher le public le plus large possible. Une dose d'action sanglante pour le public amateur de sensations fortes et une bonne dose de franche rigolade pour faire baisser la pression sur le public sensible, quitte à tuer l'impact dramatique et émotionnel du film. Quand cessera-t-on de prendre le spectateur pour un débile ?

Alain Mazé

Un torchon, **Highlander le Retour** est un torchon ! Des scènes mal ficelées, un vieillard à la voix aigrelette et ridicule, une écologiste sautant au cou de notre highlander une seconde après avoir appris qui il est vraiment, une musique plate comme une berceuse ennuyeuse. Voilà ce que contient l'un des films les plus attendus du début des années 90.

Virgil Gaillard


actualités
COMIC'S FILM
PREDATO
EASTERN



R 2

L'extraterrestre rasta revient à la charge dans le Los Angeles de demain. Cette nouvelle chasse, violente, sauvage, colorée et parfois drôle, ressemble fort à celle de PREDATOR. Plutôt que de signer une suite pas très originale, Stephen Hopkins livre avec PREDATOR 2 un remake brillant.

bonne COPIE

Predator fête son quatrième anniversaire et reste aujourd'hui un gros morceau de bon cinéma. On croque à pleines dents, on remplit rapide l'estomac et c'est, au goût, plus fin que prévu. Comme Ridley Scott avec Alien, John McTiernan ne se doutait sans doute pas qu'il venait avec son simple film d'action de créer l'un des mythes les plus populaires du cinéma contemporain. S'emparer d'un mythe, lui donner une seconde vie, quand on sait que ce mythe est forcément lié au film qui l'a vu naître, c'est se poser le problème du respect ou du point de vue personnel. Il a fallu que James "le tendre" Cameron sorte l'artillerie lourde pour détruire l'aura qui protégeait le film de Ridley Scott. La méthode forte de Cameron a payé: Aliens ne doit rien à Ridley Scott.

Predator, avec ses mercenaires rivalisant de lourdeur physique, avec ses mitraillettes aux rafales étoilées, avec sa jungle filmée sensuellement comme un corps en mouvement ruisselant de sueur, avec son Schwarzenegger devenu le temps d'un film autre chose qu'un Monsieur Muscle, avec son monstre caméléon, Comte Zaroff extra-terrestre, avait tout de l'interdiction franche et nette. Il est interdit, et de toute façon impossible, de faire mieux dans le même genre, avec les mêmes données, les mêmes ingrédients. Le mythe a parlé. Predator, comme fut un temps Alien, est inattaquable. Pas la peine d'engager des mastodontes dans les rôles titres, pas la peine d'en rajouter dans l'armement destroy, pas la peine de planter ses caméras en Amazonie, pas la peine de faire appel à Schwarzenegger, pas la peine de repenser en profondeur le monstre. Pas la peine, en somme, d'affronter McTiernan, vainqueur toutes catégories, sans avoir eu à combattre, faute d'adversaires à sa taille.

Stephen Hopkins l'a bien compris, qui, timide, à l'inverse du James Cameron de Aliens livre une suite emplie de respect en déplaçant l'action dans le Los Angeles de 1997. Concept excitant que ce Predator 2 remake urbain, traduction citadine de Predator – qui se fait massacrer dans l'oeuf, et ceci dès le premier plan du film. La caméra survole une flore verdoyante, sur fond de rythmes indigènes, puis se relève lentement pour cadrer de loin un Los Angeles dont les buildings ressemblent à des totems. L'effet est saisissant. Problème, il doit tout à Predator, ce truc aussi collant qu'un chewing-gum étalé par un rouleau compresseur sur une moquette épaisse. Stephen Hopkins assume. Son film, paradoxalement une sacrée réussite, vit dans l'ombre de celui de McTiernan.

Le Los Angeles de 1997 n'a plus rien à voir avec l'actuel. Écrasé sous un soleil de plomb, truffé de guerillas entre Colombiens et Jamaïcains, Los Angeles semble avoir définitivement abandonné la côte Ouest pour se perdre en Amérique du Sud. Là où la jungle résiste encore à l'invasion du béton. La police, dépassée par les événements, tente de mettre de l'ordre dans la guerre pour le monopole de la drogue qui s'installe de plus en plus dans la rue. Au grand jour, les batailles rangées font rage, les flingues crachent leur venin, et les voitures explosent en se livrant à des double-sauts périlleux de haute voltige. Spectateur attentif, le Predator, qu'on aura reconnu à sa vision thermique, étudie les protagonistes de l'affrontement et remarque un policier casse-cou, rentre-dedans, courageux et efficace, le Lieutenant Mike Harrigan (Danny Glover). Dès lors, le Predator exercera ses talents de chasseur interplanétaire dans le seul but de rencontrer Mike Harrigan, après s'être bien amusé de lui en décimant à la fois ses adversaires dealers et ses coéquipiers flics.

Predator 2 suit les traces, pas à pas, de Predator. Stephen Hopkins cherche la synchro parfaite. Il la trouve en décalquant les grandes pointes de l'électrocardiogramme Predator. Son film n'est ni plus, ni moins soutenu que celui de John McTiernan. La fusillade dans les rues de Los Angeles renvoie à l'attaque du village, les victimes soulagées de leur coeur passent des cimes des arbres aux toits des immeubles, les mitraillettes anéantissent une immense base vitrée comme jadis elles avaient déboisé une parcelle de jungle, le Predator sème la panique dans le métro au lieu d'investir à l'improviste la colline protégée par les hommes de Schwarzenegger, on utilise les gouttières comme des lianes, on saute sur les voitures comme sur des talus, on s'accroche aux façades d'immeuble comme à des branches... Rien à faire et c'est voulu. Predator 2 n'est pas un film urbain, mais un film de jungle en milieu urbain, une surimpression virtuelle - seul le décor a changé et anecdotique on s'amuse bien au jeu, facile, des références - du chef-d'oeuvre de John McTiernan.

Il est finalement des concepts de suite plus bêtes, et si Predator 2 doit tout à Predator, Stephen Hopkins, lui, dans les rares moments où son film échappe à l'original, ne doit rien à John McTiernan. Petit virtuose de la caméra, héritier d'un Russel Mulcahy broyé par les compromis, Stephen Hopkins imprime de sa patte magique qui avait fait de Freddy 5 le meilleur de la série quelques plans de Predator 2 qui lui appartiennent totalement: quelques plans graphiques proches du Comic, entièrement originaux, quelques plans qui, assurément, resteront. Inutile de les décrire, ils vont de toute façon vous laisser bouche bée. Or, quelques plans plus quelques plans plus quelques plans peuvent faire un film, et le talent de Stephen Hopkins ne devrait donc pas tarder à faire rayonner le cinéma d'action. On a connu plus mauvaise nouvelle.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Twentieth Century Fox présente Danny Glover dans PREDATOR 2 avec Gary Busey · Ruben Blades · Kevin Peter Hall · María Conchita Alonso · Bill Paxton · Robert Davi · Adam Baldwin. SFX de Stan Winston & R/Greenberg Associates musique de Alan Silvestri photographie de Peter Levy scénario de Jim & John Thomas produit par Lawrence Gordon · Joel Silver & John Davis réalisé par Stephen Hopkins

1er mai 1991 — 1 heure 48



STEPHEN HOPKINS


■ Stephen Hopkins et sa vedette ■

Elève de Russell Mulcahy, as du clip et de la pub, l'Australien Stephen Hopkins est abonné aux suites depuis qu'il a mis le pied à Hollywood. Une figure imposée que le jeune réalisateur a par deux fois exécutée avec talent. Las de signer des films à numéros, Stephen Hopkins rêve de faire mentir un "Jamais deux sans trois" qu'il redoute plus que tout.

Vous déclarez volontiers que *Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar* a été une grosse déception pour vous.

Ses producteurs, suite au succès de l'épisode précédent, pensaient que tout irait comme sur des roulettes. Ils ont monté le film très vite, sans script, sans véritable idée. Entre la pré-production, le tournage et la post-production, il ne s'est écoulé que cinq mois. Le cul-de-sac total ! Ma performance est aussi à mettre en cause. Je ne considère pas avoir fait du bon travail d'autant plus que *New Line* a coupé tout ce qui encadrait les séquences de cauchemar ! Déjà, à l'origine, l'histoire se tenait mal, mais là, elle est devenu totalement absurde.

Et malgré ce "ratage", vous vous retrouvez dans *Predator 2* ?

J'ai réalisé un film en Australie, **Dangerous Game**. Il n'est jamais sorti aux Etats-Unis mais beaucoup de gens à Hollywood l'ont vu, dont les producteurs de **Freddy 5**. Joël Silver, le producteur de **Predator 2**, comptait aussi parmi les gens qui avaient apprécié **Dangerous Game**. Il m'a contacté alors que je venais de finir **Freddy 5**. Voilà, c'est tout simple.

***Freddy 5*, *Predator 2* . L'étiquette séquelle colle fort par les temps qui courent !**

Oui, mais les séquelles, c'est terminé pour moi. Lorsque vous tournez la suite d'un film aussi remarquable que **Predator**, vous ne pouvez pas retrouver les sensations liées à l'effet de surprise, au suspense original. Dans **Predator** vous voyez à peine l'extraterrestre. L'excitation est donc très grande quand vous le découvrez, alors que dans **Predator 2** vous êtes simplement content de le retrouver. Pour palier l'absence de surprise, on essaie juste d'être plus grand, plus malin, plus virtuose. Pas facile de surenchérir par rapport à l'originalité du premier film et on ne peut guère se battre contre la connaissance qu'a le public du modèle. Lutter contre les préjugés défavorables du public envers les suites constitue cependant un challenge intéressant. Pour surprendre, il faut employer les grands moyens et se creuser la tête. Pour les jeunes réalisateurs comme moi, les séquelles sont un bon moyen de se faire un nom, de rentrer dans le business. Et puisqu'il n'y a rien à faire contre la prolifération des suites, autant rentrer dans le système de manière positive en doublant les vieux routiers de la caméra !

Selon vous, qu'est ce qui fait l'originalité de *Predator 2* par rapport au 1 ?

On en revient à ce que vous pouvez faire ou ne pas faire dans une séquelle **Predator** est d'abord un suspense se déroulant dans la jungle, où vous découvrez le chasseur dans la dernière partie. **Predator 2** ne pouvait pas se permettre de refaire cela. Pour bien différencier les deux films on a décidé d'en faire davantage un film d'action se rapprochant

DANNY GLOVER



Papy Boom

Danny Glover a un problème de taille. Un problème aussi grand que son mètre 90 : les producteurs et cinéastes prennent un malin plaisir à lui confier des rôles de papy, de pantouflard, de flic à l'approche de la retraite que menace un léger embonpoint. Celui de **L'Arme Fatale 1 & 2** par exemple. Performant, il mène une vie de famille des plus classiques et aspire à une tranquillité que vient briser le suicidaire Mel Gibson. Et Roger Murtaugh, son personnage, doit sérieusement se secouer pour suivre son partenaire. Même topo dans **La Couleur Pourpre** de Steven Spielberg. Danny Glover voit son cheveu crépu blanchi et sa force physique lui sert avant tout à flanquer des roustes à Whoopi Goldberg. Indigne d'un pareil colosse. Dans le téléfilm **Mandela**, il interprète le fameux leader anti-apartheid, et reçoit plus de coups qu'il n'en donne. On lui demande souvent de militer, de croupir en tôle. En matière de barreaux, il fréquente la même turne que Clint Eastwood dans **L'Evadé d'Alcatraz** de Don Siegel, son premier rôle en 1979. Les pénitenciers, il aurait également pu y goûter de nouveau si Harrison Ford ne l'avait pas noyé dans le silo de grain du **Witness** de Peter Weir. Son personnage : un policier félon. Danny Glover écope de la salopette d'un migrant dans **Les Saisons du Coeur** de Robert Benton, joue les pistoleros dans le **Silverado** de Lawrence Kasdan, reçoit pour ordre de canarder des vietcongs dans **Bat-21 Air Force** de Peter Markle et d'arroser de bombes des suppôts de Saddam Hussein dans le très belliqueux **Flight of the Intruder** de John Kaia Milius. Dur dur pour un bonhomme plus porté sur les arts que sur les gros tromblons. Avec son épouse, Danny Glover vient d'ouvrir une galerie d'art entièrement consacrée à la culture afro-américaine. Ce ne sont pas Eddie Murphy et Richard Pryor qui auraient le courage de cette initiative. Il est vrai que le molosse de **Predator 2** consacre son apprentissage de comédien sur les planches à l'interprétation de classiques comme "Macbeth". Selon la formule habituelle, Danny Glover peut tout faire. Il le prouve en permanence. Basketballeur pro dans **Chu Chu and the Philly Flash** de David Lowell Rich, successeur de Sidney Poitier dans le remake télé de **Un Raisin au Soleil**, psychiatre en milieu carcéral dans le téléfilm **Dead Man Out** de Richard Pearce, Danny Glover s'essaie même au cinéma expérimental avec un très énigmatique **Out** d'Eli Hollander. Drôle de carrière non ? Entre l'ultra commercial et le très confidentiel, Danny Glover mène sa barque doucement, sans s'échouer sur les écueils de la facilité propre à tellement de comédiens noirs. Il a même pris le risque de jouer un papy mettant la zizanie dans une famille bien unie avec **To Sleep with Anger** de Charles Burnett. Danny Glover double la mise et participe très activement à la production du projet.

Après le défi physique de **Predator 2**, le comédien devrait se déchaîner dans **A Rage in Harlem** de son pote Bill Duke et dans **Grand Canyon**, le nouveau western de Lawrence Kasdan. Cela avant que Mel Gibson le secoue une fois encore dans **L'Arme Fatale 3**.

■ Marc TOULLEC ■



de L'Arme Fatale. Predator 2 et Predator, c'est un peu Aliens et Alien. L'action y prime sur le suspense. John McTiernan est un réalisateur fabuleux qui possède un style extraordinaire. Je l'admire beaucoup. Impossible de le concurrencer. Pour éviter de le copier je me suis donc orienté vers une optique plus bande dessinée, proche des planches de *Métal Hurlant*.

Vous avez aussi marqué votre territoire à l'aide d'une violence beaucoup plus graphique...

Predator 2 est violent, mais je ne crois pas qu'il le soit beaucoup plus que le premier. Vous avez le sentiment que la violence est plus forte parce qu'il y a plus de monde sur l'écran. Dans Predator vous trouvez des têtes coupées, des poitrines éclatées, des bras arrachés, le tout filmé avec précaution. Je me suis montré plus explicite.

Savez-vous pourquoi Arnold Schwarzenegger n'est pas au générique de *Predator 2* ?

Il n'a jamais été question qu'il soit la vedette du film. Son emploi du temps ne le lui permettait pas. Cependant, il a lu le scénario et l'a beaucoup aimé. Il a tenté de s'organiser de manière à pouvoir jouer dans le film mais, parallèlement, il ne voulait pas déplacer le tournage de **Un Flic à la Maternelle**. Si Arnold avait accepté la proposition, il aurait fallu revoir tout le concept de **Predator 2**.

Pourquoi Danny Glover ? Le choix est surprenant...

J'ai toujours été l'un de ses grands fans. Danny Glover est un comédien qui a une puissance physique incroyable. Il voulait faire le film il en avait assez de jouer les petits vieux, il désirait absolument incarner un type de son âge. Je tenais à ce que mes comédiens ne soient pas des habitués du film d'action. Il me fallait des acteurs physiquement crédibles qu'on n'a pas l'habitude de voir une arme à la main.

Au départ, c'est Steven Seagal qui devait remplacer Arnold Schwarzenegger. Je l'ai rencontré mais je n'ai guère apprécié son... Je n'ai guère apprécié son style...

Et le Predator, qui est-il ?

Je le définis comme un plouc, un beauf. "Le chasseur beauf qui vient de l'espace !" Ces aliens ont une sorte de code d'honneur qui les amène à choisir des adversaires à leur pointure. Ils gardent également les crânes comme trophées. Un Predator tient autant du samouraï que de ces idiots qui partent en Afrique tuer des éléphants. Les Predators sont en fait des macho stupides.

John McTiernan a rencontré les pires problèmes sur le premier *Predator*. Et vous ?

On n'a pas choisi la facilité en montrant beaucoup de gros plans du visage du monstre, en rajoutant des détails sur les combinaisons. Ce n'était vraiment pas évident de faire marcher le Predator. Le costume était plus grand que l'acteur. Pour éviter qu'il fasse trop humanoïde, on a dû trouver les angles de prise de vues idéaux qui mettent en valeur sa morphologie extraterrestre. Les effets spéciaux sont très présents dans Predator 2. Dès qu'il y a des effets spéciaux, je storyboarde scrupuleusement les séquences. On avait ainsi 400 pages de dessins. J'essaie également d'employer le moins possible des effets optiques incrustés après le tournage.

Je veux que le maximum se fasse devant les caméra pour accentuer la crédibilité du film.

Diriger un monstre équivaut-il à diriger un simple comédien ?

C'est très très dur. Je ne veux plus de monstre dans mes films. Il faut se montrer très exigeant, faire extrêmement attention aux angles de la caméra, aux éclairages, à la gestuelle. Chaque détail nécessite d'être étudié à fond. Un rien de négligence ou d'oubli et l'homme dans le costume est immédiatement identifiable. Diriger un monstre prend beaucoup de temps. Et le temps sur Predator 2 était presque un luxe.

Les rapports entre le Predator et Danny Glover sont assez complexes.

Danny Glover est en admiration devant le Predator et dans le même temps, il lui voue une haine tenace car il tue progressivement tous ses amis. Il s'instaure juste un respect mutuel entre les deux adversaires. Leurs rapports ne vont pas plus loin.

Pourquoi avoir introduit le Vaudou dans le film ?

Je voulais intégrer dans **Predator 2** un élément de fantastique classique, traditionnel pour l'opposer à la modernité du prédateur. Dans la séquence où l'extraterrestre rencontre King Willie, le grand prêtre vaudou se rend compte que ses croyances dans le surnaturel ne tiennent plus. Il est confronté à un monstre, qui n'est pas exactement celui qu'il croyait.

Pourquoi avoir situé l'action de *Predator 2* à Los Angeles ? New York correspond davantage à l'idée qu'on peut se faire d'une jungle urbaine..

A l'origine, le film devait se dérouler à New York. Mais j'ai préféré Los Angeles pour plusieurs raisons. D'abord, les quartiers pourris me fascinent. Ensuite le Predator est attiré par la chaleur et Los Angeles a des températures beaucoup plus élevées que New York. Dans le film de McTiernan, le Predator chassait en Amérique du Sud. Le fait qu'il soit monté un peu vers le Nord est parfaitement logique.

La logique et la crédibilité vous semblent-elles envisageables au sein de la plus totale fantaisie ?

Des gens comme Ridley Scott et James Cameron ont toujours trouvé le truc qui rend la science-fiction crédible. Lorsque vous racontez une histoire qui se déroule sur Terre, dans le futur, vous devez mettre l'accent sur le côté humain. **Terminator** en est le parfait exemple. J'ai essayé de suivre cet exemple.

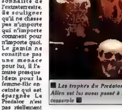
L'abondance de cascades et d'explosions a-t-elle causé des incidents sur le plateau ?

Tout était préparé au millimètre près pour éviter tout risque. En fait, le plus risqué était encore de tourner dans Dowtown, un quartier de Los Angeles particulièrement insalubre et dangereux, surtout de nuit. Beaucoup de gens dans l'équipe avaient des flingues sur eux pour se protéger contre d'éventuelles agressions. Comparativement, les cascades ne présentaient pas de réel danger. Je crois sincèrement qu'aucun film ne vaut la peine d'encourir le moindre risque.

L'humour de *Predator 2* détonne par rapport au premier qui était bien plus sérieux, malgré les bons mots d'Arnold ..

Predator 2 comporte davantage de scènes d'action, de moments terrifiants que le film de John McTiernan. Il était important de donner l'opportunité au public de se relaxer. Sans humour, **Predator 2** serait trop intense, trop rapide, trop méchant.

Dans le genre, la confrontation avec le petit garçon est surprenante !


■ *Les trophés du Predator Alien est lui aussi passé à la casserole* ■

C'était une bonne façon d'affirmer la personnalité de l'extraterrestre, de souligner qu'il ne chasse pas n'importe qui n'importe comment pour n'importe quoi. Le gamin ne constitue pas une menace pour lui, il l'amuse presque. Idem pour la femme-flic enceinte qui est épargnée. Le Predator n'est pas réellement le monstre sanguinaire qu'il paraît être.

Comment avez-vous élaboré le vaisseau spatial ?

Je désirais que le vaisseau ait des aspects organiques. Pas question d'y inclure du métal miroitant ou des lumières clignotantes autour d'un fauteuil confortables. Au départ, je voulais ajouter beaucoup de machines dans l'habitacle, mais cela ne fonctionnait pas et ne correspondait pas au look du Predator. C'est pourquoi on a conservé cette lumière basse et cette coupole gothique. L'intérieur du vaisseau spatial correspond bien aux armes qu'utilise l'extraterrestre.

Votre mise en scène se rapproche des meilleurs films fantastiques australiens notamment à cause de cette volonté de créer des ambiances, d'installer des atmosphères...

Je pense posséder un style, que je ne connais d'ailleurs pas, et que je tente d'adapter à chacune des histoires que je porte à l'écran. Sur **Predator 2**, l'image devait être proche du documentaire et avoir un look tirant du côté des actualités télévisées, avec caméras portées et ce genre de chose. Pour parler de l'Australie, je ne désire pas y retourner. Faire du cinéma y est devenu très complexe à cause de la crise économique. C'est définitif, je reste à Hollywood.

■ Propos recueillis par Marc TOUL[illegible]
et traduits par
Didier ALLOUCH[illegible]

■ *Maria RUNNING MAN Conchita COLORS Alonso, de nouveau puissante dans PREDATOR 2* ■



Monsieur Monstre

Du haut de ses deux mètres 19, Kevin Peter Hall est le plus grand de tous les comédiens américains, celui auquel les producteurs et cinéastes pensent inévitablement lorsqu'il s'agit de glisser quelqu'un sous le costume d'un monstre. Kevin Peter Hall n'est pas seulement une paire d'épaules assez solides pour soutenir des dizaines de kilos de maquillage, de caoutchouc et d'armature, mais un acteur digne de ce nom qui sait exprimer une large palette de sentiments, qui possède les qualités athlétiques propres à des rôles très physiques.

Originaire de Pittsburgh, la ville de George Romero et des zombies, Kevin Peter Hall s'initie dès l'université au théâtre. Cela ne l'empêche pas de devenir la principale attraction de l'équipe de basketball du campus. Mais d'un tempérament plus porté vers les arts, il préfère la comédie au sport. Et vogue vers Los Angeles, la ville où tout le monde rêve de faire du cinéma. Certains, ils sont rares, y parviennent. Kevin Peter Hall n'a pas grand mal à se faire remarquer. Malgré le handicap que constitue sa taille, il peaufine son expérience des planches en se produisant dans la troupe de l'Université de California. Cela lui vaut de partir 6 semaines en Irlande, pour les besoins du festival d'Edinburgh, un événement capital dans ce domaine.

Néanmoins, son agent est rapidement contacté pour des personnages à la psychologie nettement plus réduite que les grandes figures du répertoire que Kevin Peter Hall interprète jusque là. C'est ainsi que le géant black se retrouve dans la fourrure miteuse de l'ours mutant de **Prophecy**, réalisé par un John Frankenheimer pas très en forme. Le cinéaste demande à son figurant, dans le costume pollu, d'avoir l'air menaçant. Un point c'est tout. Frustrant pour un comédien venant du théâtre. Même expérience dans **One Dark Night** de Tom McLaughlin, ancien mime justement, lequel sait que Kevin Peter Hall ferait un zombie appréciable vu sa grande taille. Heureusement, **Monster in the Closet** et son metteur en scène, Bob Dahlin lui demandent de donner au monstre idiot et pédé une démarche authentiquement comic-book. Recouvert de caoutchouc, il réussit le prodige de rendre vraiment comique ce gros tas de simili latex, par ailleurs admirablement animé. Pour la première fois, Kevin Peter Hall joue sous la cuirasse d'un monstre. Il n'est plus un simple porteur de masques, un figurant anonyme payé pour se taire. Toute la réussite de **Harry et les Hendersons** vient de là. Maquillé des pieds à la tête par Rick Baker et son staff, il incarne l'abominable homme des bois le plus expressif de toute l'histoire. Exit les yétis hurlant et roulant des yeux afin de terroriser le gogo. Kevin Peter Hall joue l'émotion, le craquant, et restitue les sourires figés des ours en peluche de notre enfance. Un tour de force malgré le peu d'autonomie que laissent les effets spéciaux. Steven Spielberg propose à Kevin Peter Hall de reprendre son personnage de Bigfoot dans la série TV ***Harry et les Hendersons***, continuité du film de William Dear. Mais si Kevin Peter Hall excelle dans la gentillesse, il peut se montrer aussi convaincant dans le registre opposé. Exemple type l'alien chasseur de **Predator 1 & 2**. Remplaçant Jean-Claude Van Damme initialement prévu, il souffre le martyr sur le plateau excessivement humide et chaud du film de John McTiernan. Malgré tous les problèmes et les limites de la combinaison de Stan Winston, il donne à son monstre la stature impressionnante d'un titan, d'un dieu antique auquel Arnold devra se mesurer pour entrer dans son Olympe. Par contre, le Predator de Stephen Hopkins est nettement plus juvénile, un chasseur en herbe, doué mais pas encore chevronné, plus équipé que le premier mais d'une stature moins noble, moins aristocratique. Difficile de faire passer tout ça sous le masque d'une espèce de crustacé rasta. Kevin Peter Hall y parvient. Kevin Peter Hall est également un homme de télévision. Dans la série ***Superminds***, il joue souvent les lilliputiens super-héros, dans 227, un flic en compagnie de son épouse, Alaina Reed Hall. Même sans latex et effets spéciaux, il s'impose. Un grand bonhomme.

■ Cyrille GIRAUD ■

LE CHOC



D

sympathie avec le DIABLE

"Si quelqu'un était venu me voir pour me proposer un film où une jeune femme poursuit un maniaque qui dépèce ses victimes, j'aurais immédiatement répondu non. Mais les gens d'Orion m'ont présenté le scénario du Silence des Agneaux de manière excitante. Je l'ai donc lu très vite, et j'y ai perçu une histoire puissante avec un personnage féminin bien plus fort que tous les héros masculins que j'avais vus dans ce genre de film". En quelques mots, Jonathan Demme explique l'essentiel du **Silence des Agneaux**. Quel intérêt à décrire une enquêtrice rodée à toutes les embûches, courant un dingue équarisseur de donzelles, sinon la possibilité de huiler un petit suspense routinier lorsqu'on s'appelle John X ou Richard Y. Mais lorsqu'on se nomme Jonathan Demme, un suspense ne doit pas uniquement carburer aux assassinats en série faute de véritables personnages. Demme base tout **Le Silence des Agneaux** sur ses personnages. Clarice Starling, le petit bout de femme qui en remontre aux plus fins limiers du FBI, Hannibal Lecter, le praticien passé de l'autre côté de la barrière...

femmes je vous aime

"Depuis mes débuts chez Roger Corman, et peut-être même avant, je suis un fan des films de femmes. De ces films où une femme mène une enquête, élucide un mystère. C'est un thème qui m'a toujours branché". D'ailleurs, tout le début de la carrière de Jonathan Demme revendique une féminité musclée. En 1972, il écrit **The Hot Box** avec plein de donzelles incarcérées. La même année, il récidive avec **Savage Angels** dont les héroïnes chevauchent de grosses motos. Pour sa première réalisation, **Caged Heat**, Demme choisit évidemment de se mesurer à un thème particulièrement prisé de Corman et des séries B italiennes : les femmes derrière les barreaux. Rebelote peu après dans **Crazy Mama** dont la principale protagoniste manie la mitraillette... Les femmes, Jonathan Demme les connaît bien, à travers ce parcours du combattant dans le monde codifié de la série B, un tantinet sexiste mais toujours prompt à faire passer les mâles pour de gros bêtes obsédés, ivrognes et sales. Dans **Dangereuse sous tous Rapports**, c'est encore Melanie Griffith qui mène la danse, qui viole littéralement un Jeff Daniels pétrifié. Et dans l'inédit **Swing Shift**, Demme trans-

LE SILENCE DES AGNEAUX

Exclu de rabâcher une millième histoire de psychopathe virtuose du grand couteau... Exclu de tomber dans la routine d'un genre... Jonathan Demme s'empare du terrifiant roman de Thomas Harris et signe le plus beau des pactes avec le Diable...

forme l'insupportable Goldie Hawn en bonne comédienne. Jonathan Demme aime autant les femmes qu'il déteste les psycho-killers genre **Vendredi 13**. *"Tourner un film de ce genre me répugnerait. Je n'en suis vraiment pas un amateur. En lisant le livre de Thomas Harris, je me suis aperçu de l'incroyable opportunité que m'offrait cette histoire"*. L'opportunité également de transformer totalement Jodie Foster de l'intérieur. Pas évident de lui enlever l'étiquette de Lolita populiste que **Taxi Driver**, **La Petite Fille au Bout du Chemin** et **Bugsy Malone** lui ont collée.

"J'étais à New York et j'ai pris rendez-vous avec Jonathan Demme. Je lui ai dit que je voulais faire Le Silence des Agneaux pour des raisons personnelles mais que rien ne l'obligeait à me confier le rôle" témoigne la jeune comédienne. Il aurait été facile de recruter une Sigourney Weaver, une Kathleen Turner, une de ces femmes grandes, ne respirant en rien la vulnérabilité de Jodie Foster, minuscule au milieu de flics qui la dévisagent de très haut. *"Clarice Starling ne constitue pas un rôle éclatant destiné aux Oscars, un rôle où vous évoquez sans arrêt votre mère, votre père. Je ne choisis pas mes personnages afin de me faire mousser. Je choisis des personnages qui peuvent me faire progresser"*. Impliquée à cent pour cent dans Clarice Starling, Jodie Foster efface instantanément l'image de l'éternelle adolescente façonnée par une poignée de titres. Elle est, bien sûr, fragile. Mais, face à ce monstre fascinant qu'est Hannibal Lecter, il ne pouvait en être autrement.

le bon docteur Lecter

Au cinéma, comme ailleurs, les méchants ont souvent le pouvoir d'éclipser les héros pour leur piquer la vedette. Hitchcock disait volontiers qu'un bon film ne pouvait se concevoir sans un bon méchant. Hannibal Lecter, le vilain du **Silence des Agneaux**, brouille encore les cartes. Il ne vole pas simplement la vedette aux héros. Il prend carrément leur place, par sa seule force de séduction, de fascination. *"Plus que tout, je voulais demeurer fidèle à l'esprit de Lecter tel que je l'avais perçu dans les livres de Thomas Harris et le scénario. On a des sentiments bizarres à son contact, quelque chose qui va au-delà de tout ce que l'on a pu ressentir pour un personnage de fiction auparavant. Il me fallait garder ces impressions à l'écran. J'ai eu de la chance d'obtenir Anthony Hopkins pour incarner Lecter. Il a tout de suite compris ce qu'il avait à faire. Il a immédiatement pigé le truc"*. Le truc implique une politesse aux frontières du suave, un pouvoir de déduction digne d'un Sherlock Holmes, une logique implacable, la force incroyable d'assumer tous ses actes, les plus horribles inclus, et de les comprendre, une ironie constante... Autant de points de détails qui bâtissent une personnalité hors du commun. Hannibal Lecter, ancien psychiatre qui a passé le Rubicon, tue avec une imagination, une cruauté sans pareille. Tout **Le Silence des Agneaux** gravite autour de lui, des indications qu'il fournit à l'enquêtrice Clarice Starling. Et c'est avec une précision maniaque que Jonathan Demme a élaboré l'environnement carcéral dans lequel il évolue. *"Kristi Zéa, la décoratrice, et moi, avons passé un temps fou à travailler les barreaux de la cellule de Lecter. Rien ne nous satisfaisait. Et, finalement, on a pensé au verre. Ce verre est à l'image du film : entre l'hyper-réalisme de la première partie et l'imaginaire qui imprègne la seconde. Je ne voulais surtout pas que les gens pensent une seule seconde à un film de prison. Lorsque Clarice et Lecter dialoguent, j'ai tout fait pour éviter la parenté avec les traditionnelles séquences de parloir. Je tenais à ce que leurs rencontres ne ressemblent à aucune autre. Je pense qu'il était essentiel d'installer le spectateur dans le personnage de Clarice, ce qui implique beaucoup de caméra subjective. Et plus les scènes entre elle et Lecter sont intenses, plus nous avons travaillé nos cadrages subjectifs. Peut-être que cela donne cette vertigineuse sensation d'intimité que l'on accorde généralement aux visites chez le psy ou à une confession à l'église"*. D'où la présence, souvent en gros plans, du visage d'Anthony Hopkins, lequel entraîne immédiatement l'adhésion de l'audience. Visage rond, plein, intelligent, rusé, les cheveux plantés haut et tirés en arrière. Rien à voir avec les tronches déformées des psychopathes que le cinéma présente habituellement. A la limite, le rôle du tueur aurait pu incomber à Scott Glenn, le boss de Clarice, dont la gueule naturelle correspond bien davantage à celle d'un dingue. "Exact", approuve Jonathan Demme. *"Mais j'étais persuadé que Anthony Hopkins se retrouverait dans les yeux rusés de Lecter. Concernant Scott Glenn, je trouvais plutôt drôle l'idée de lui mettre des lunettes et de le vieillir quelque peu. C'était dans le but de faire oublier ses rôles précédents"*. Des rôles de durs, de héros. Dans **Le Silence des Agneaux**, le personnage de Scott Glenn, Ted Levine, n'est qu'un rond de cuir. Un fonctionnaire compétent mais un rond de cuir. Résultat des courses : le visage attachant, presque poupin de Lecter contre celui, émacié, ridé et austère de Levine. Jonathan Demme prend tous les contre-pieds.
Une audace encore : opposer ce super-héros du mal qu'est Lecter à un petit psychopathe mal dans sa peau, Gumb, surnommé par le FBI Buffalo Bill. Il kidnappe des jeunes fem-


Jonathan Demme (au centre) devant l'une des victimes dépecées de Buffalo Bill

ANTHONY HOPKINS



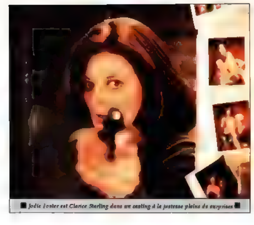
Hannibal le Cannibale un Killer pas Psycho

"*J'ai toujours considéré le Diable comme un être charmant, sensuel et dangereux*", dixit Anthony Hopkins. Lecter, c'est le Diable. L'incarnation du mal absolu. Durant tout le film, il ne vient pas une seconde à l'esprit de mettre en doute l'existence de cette fascinante image de la perversion maléfique, ni de croire que cette désirable abomination n'est qu'un personnage de fiction. L'acteur qui se cache derrière cette sensuelle monstruosité est invisible. Dès lors, pourquoi se poser des questions ?
Lecter est. Hopkins s'efface.
Ce n'est pourtant pas la première fois qu'Anthony Hopkins se voit attribué des rôles de type au mental perturbé. Parmi la tonne de superproductions idiotes que contient sa filmo (**Victoire à Entebbe, Un Pont trop loin, Terreur sur le Britannic**) se cachent des personnages bien dérangés, comme le ventriloque possédé par la marionnette meurtrière du **Magic** de Richard Attenborough, ou **Hamlet**, le héros le plus torturé de la littérature classique dans l'adaptation de Tony Richardson, ou encore le sadique Capitaine Blyth du **Bounty** de Roger Donaldson. Sans parler de ses compositions de Quasimodo ou d'Hitler pour la télévision. Mais, sa performance dans **Le Silence des Agneaux**, va au-delà de sa filmo, au-delà du jeu, au-delà de tout.
Pas question de dire qu'Hopkins est formidable dans le film de Demme, qu'il a l'air encore plus méchant que son Hitler télé ou que son Capitaine Blyth cinéma, qu'il fait dans **Le Silence des Agneaux** une composition de génie, et patati, et patata... Non. Anthony Hopkins ne joue pas dans **Le Silence des Agneaux**.
Il ne fait que prêter son corps, son visage, son regard, sa voix, à nos plus intimes perceptions de la peur, de la perversion, du désir. Possédé par nos propres démons, il est l'incarnation de nos propres terreurs. Heureux celui qui prétend ne pas être à la fois effrayé et attiré par Lecter. Il a l'âme pure de l'enfant qui vient de naître. Ou c'est un fieffé menteur.

Pas étonnant, donc, qu'il faille du temps au spectateur, même le plus cinéphile, pour reconnaître au milieu de sa cage de verre, avec ses cheveux plaqués et ses yeux de glace, celui qui a interprété le docteur de **Elephant Man** et le père de **Audrey Rose**.
Pas étonnant, donc, que la promotion du film soit plus axée sur Jodie Foster et son personnage de femme forte alors que tout au long du récit, elle n'est qu'un pion que Lecter mène à sa guise sur un échiquier cauchemardesque dont il est le seul roi. Difficile de mettre en vedette un acteur qui n'existe pas par rapport à son personnage.
Finalement, ce portrait ne sert pas à grand chose puisque vous ne retiendrez rien d'Hopkins en sortant de la salle. Celui qui hantera vos nuits, celui qui laissera en vous une indicible trace de terreur, celui dont le regard vous fixera dans l'obscurité, ce n'est pas Anthony Hopkins, c'est Hannibal Lecter, Hannibal le Cannibale, le plus envoûtant des cauchemars éveillés.

Didier ALLOUCH

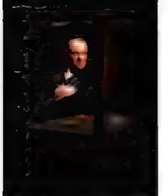
mes bien en chair et les affame. Leur peau se détend et ses mains expertes peuvent ainsi dépecer les victimes sans dégâts dermatologiques. Détonateur de l'intrigue mais objet du mépris de Lecter, Gumb, malgré le misérabilisme profond de sa situation, bénéficie de toutes les attentions de Jonathan Demme *"Je tenais particulièrement à ce que le personnage de Gumb soit aussi réaliste que possible. On a reçu un tas d'informations du FBI sur des psychopathes qui ont contribué à en clarifier ma perception. J'ai donc écrit mon propre profil de Gumb que j'ai envoyé aux gars du FBI afin qu'ils me donnent leur avis. D'après leurs critiques, j'ai déterminé la psychologie du personnage. Dans un sens, le comprendre c'est appréhender l'inconnu"* Gumb, travesti rêvant de devenir une femme, se confectionne sur mesure, meurtre par meurtre, un habit de peau humaine. Pathétique...



Jodie Foster est Clarice Starling dans un casting à la justesse pleine de surprises

les copains d'abord

Le Silence des Agneaux est bien un film de Jonathan Demme, et ceci à plusieurs niveaux. Au générique d'abord, qui voit défiler les noms de ses comédiens-fétiches, Charles Napier en tête. Grande gueule connue pour avoir fait sauter sur ses genoux les plus belles "Vixens" de Russ Meyer, Napier incarne ici un flic au funeste destin. *"Ses rôles deviennent de plus en plus importants dans mes films et j'aime ça. Des gens me demandent souvent s'il est mon porte-bonheur. Faux. Charles est un excellent acteur qui apporte énormément à chacun des films dans lesquels il joue. Idem pour Tracey Walter"* Tracey Walter, qui joue un croque-mort à l'œil égrillard. Jonathan Demme ne se prive pas non plus d'engager l'homme qui a lui donné sa première chance dans le monde du cinéma, le producteur-réalisateur Roger Corman. *"Vous vous rappelez de son rôle de sénateur dans Le Parrain 2 ? Il était brillant. Coppola l'avait judicieusement choisi. J'adore Roger Corman. Le seul moyen que j'ai de le rencontrer est encore de lui offrir un rôle, il est tellement occupé !"* Rôle offert : celui, rapide, d'un responsable de la police. Toujours dans le domaine du clin d'œil pour cinéphile, Jonathan Demme, profitant du tournage à Pittsburgh, harponne le réalisateur George Romero. *"Quand on arrive en ville, il faut contacter le roi. Pas possible de mettre en scène un film d'épouvante à Pittsburgh sans appeler George. Il m'a dit 'Bienvenue, merci d'avoir téléphoné'. Plus tard, j'ai eu l'idée de lui proposer une courte apparition dans Le Silence des Agneaux. Il a accepté"* L'amateur éclairé pourra donc repérer George Zombie Romero escortant Clarice Starling après que celle-ci ait rencontré Lecter à l'insu de ses supérieurs.



Calme, poli et diabolique : Lecter dans sa cellule

façon Demme

Comme **Le Sixième Sens**, **Le Silence des Agneaux** adapte un livre de Thomas Harris. Comme **Le Sixième Sens**, **Le Silence des Agneaux** met en scène Hannibal Lecter dont l'emploi est le même, à la seule différence qu'il ne se contente pas d'être un simple indic pour la police. Là où Michael Mann avait choisi l'esthétique blême, froide et high-tech du polar sophistiqué, Jonathan Demme penche pour le réalisme, la crudité. Pas question de se livrer à un exercice de style dont la plastique atténue considérablement la violente psychologie des protagonistes. Dans son genre, **Le Sixième Sens** est un chef-d'œuvre absolu. **Le Silence des Agneaux** ne pouvait pas, et ne devait pas lui ressembler. Le psychopathe de Mann est propre, lisse. Il vit dans un environnement javellisé, porte des vêtements parfaitement coupés. Celui de Demme, Gumb, croupit dans la crasse et se livre à des exhibitions écœurantes. Sans comparaison. *"Un des défis du Silence des Agneaux consistait à transposer à l'écran les séquences chocs du livre. Comme celle où les policiers rentrent dans la pièce où Lecter a tué deux de leurs collègues. Le scénario évoquait "une vision de l'enfer". Voilà qui est précis ! Autant dire que ça n'a pas été facile. Si j'avais mis texto dans le film ce que j'avais trouvé dans le livre, puis dans le script, je serais sans doute aller trop loin. Il ne faut pas indisposer le public, ni le rendre malade. Il faut lui donner le bon vieux choc pour lequel il a payé sa place, sans dépasser les limites. Je ne suis pas contre la mortification dans certains films, mais dans les miens je ne franchirai jamais la frontière"* Le Rubicon, Jonathan Demme l'a pourtant franchi. Pas simplement à cause du jet de sperme sur le visage de Clarice, du cadavre pourri gonflé par les eaux, du strip-tease de Gumb, de l'autel-carnage improvisé avec les corps mutilés de deux flics. Jonathan Demme franchit le Rubicon grâce à son simple point de sur le meurtre. Le Meurtre ? Un art, forme d'épanouissement. Le Meurtre, souhaiterait même que Hannibal Lect perpétue, au-delà du générique final.

Marc TOUL

Columbia/ Tri-Star présente Jodie Foster et Anthony Hopkins dans une production Strong Heart/Orion **LE SILENCE DES AGNEAUX (THE SILENCE OF THE LAMBS)** avec Scott Glenn · Anthony Heald · Charles Napier · Tracey Walter · Roger Corman photographie de Tak Fujimoto musique de Howard Shore scénario de Ted Tally d'après le roman de Thomas Harris produit et réalisé par Jonathan Demme

le 10 avril **1 heure 58**



Geoff Murphy (à droite) sur le tournage de *Young Guns 2*.

GEOFF MURPHY

réalisateur de Young Guns 2

Quelles différences existe-t-il entre le *Young Guns* de Christopher Cain et le *Young Guns 2* de Geoff Murphy ? Pour le sujet - voir précédent numéro d'Impact - rien n'a changé ou presque. Mêmes têtes, mêmes dialogues, même ennui. Question mise en scène par contre, Geoff Murphy réinvente le cinémascope, apporte de l'intérêt là où il n'y en a pas et se tire avec brio de ce western évoluant sur des sables mouvants. *Young Guns 2*, un mauvais film mais une bonne occasion de parler de Geoff murphy.

Geoff Murphy n'est pas un cinéaste chanceux. Venu du documentaire, de la télévision et de Nouvelle-Zélande, il ne s'intègre que plus mal à Hollywood. Tandis que les Australiens les plus intégrés (Fred Schepisi, Bruce Beresford, George Miller) tournent allègrement, leur voisin géographique et culturel Geoff Murphy patine. Lorsque le cinéma américain fait appel à lui, c'est pour le renvoyer presque aussitôt à ses moutons et au climat brumeux de Wellington.

Le Bûcher des Vanités

se présente sous la forme d'une comédie grasse, d'une caricature épaisse, d'une grosse platée de mauvais goût servie par un De Palma qui sait, mieux que personne, ce qu'il fait.



■ *Melanie Griffith et Tom Hanks* ■

Certains, paix à leur petite âme, dégustent au premier degré un film drôle, amusant, qui visite de façon légère le roman de Tom Wolfe, où un yuppie au faîte de sa gloire plonge dans l'enfer du politique et du juridique parce qu'il a accidentellement laissé un Noir sur le carreau. De Palma serait donc, ô surprise, un metteur en scène guilleret qui prend plaisir à amuser les foules, un mec sympa qui ne se prend pas au sérieux pendant deux heures pour livrer à un studio le film envisagé. Oui, après tout, le "n'importe quoi" a aussi le droit de vivre.

Pour une fois, ce sont la critique et le public US qui ont vu assez juste, la première en crachant violemment dans la soupe, le deuxième en ne se déplaçant pas dans les salles. Une réaction qui a sa logique interne, De Palma ayant libéré dans **Le Bûcher des Vanités** sa mysanthropie maladive et désormais légendaire. Une autre réaction, tout aussi logique, serait quand même de s'apercevoir que **Le Bûcher des Vanités** dépasse toutes les espérances, si espérances il y a dans l'attente d'un tel film qui se veut (libre choix) infect, nauséabond, immonde, répugnant. **Le Bûcher des Vanités** baigne de L à s dans le superficiel, l'égoïsme, l'intérêt. Tout le monde passe dans la mire de De Palma, du yuppie merdeux (Tom Hanks) au journaliste profiteur (Bruce Willis) en passant par la maîtresse folle du cul (Melanie Griffith), l'avocat cire-pompes, le politicien arriviste..., jusqu'au juge qui s'enfonce au dernier moment en tentant une approche moralement positive des tristes événements qui ont marqué le procès. De Palma, très supérieur, ne s'investit pas directement. Sa morale à lui, c'est la force du regard qu'il porte sur la laideur des hommes, la force de ce regard d'exception qui va jusqu'à provoquer des hauts-le-cœur.

E.T. avait joliment donné vie à une race charmante d'extraterrestres. **Le Bûcher des Vanités** choisit d'éteindre salement une race exécrable d'humains. On peut appeler ça un génocide. On peut aussi dire que c'est du cinéma.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Les Nuits avec mon Ennemi

Joseph Ruben en avait sans doute assez de végéter dans le milieu ingrat de la production indépendante américaine, alors que les spécialistes avaient remarqué les qualités de son troisième film, **Le Beau-Père**. Il sait qu'il existe deux moyens de s'en sortir : la persévérance ou les compromis. Trop pressé, Ruben choisit la seconde option. Cela ne lui réussit pas trop mal quand il honore une commande de *Tri Star*, **Coupable Ressemblance**, un petit film à peine distribué aux States. Cela se passe beaucoup moins bien lorsqu'il accepte de réaliser, pour la prestigieuse *Twentieth Century Fox*, ce qui sera ni plus ni moins qu'un remake édulcoré de son **Beau-Père**, **Les Nuits avec mon Ennemi**.

Tout est raté dans **Les Nuits...** Le méchant est grotesque - comment avoir peur d'un type qui met la Symphonie Fantastique de Berlioz à fond la caisse chaque fois qu'il fait l'amour avec sa femme. L'héroïne est une gourde passive, difficile de croire qu'elle a mis sur pied un plan si tarabiscoté pour échapper à l'emprise de son brutal mari. Le gentil à l'air de ne jamais savoir ce qui lui arrive, genre jeune niais sympathique. Les effets sont si téléphonés qu'il ne faut jamais deviner vu un seul thriller, que dis-je un seul téléfilm à suspense, que dis-je (2 : la répét') un seul épisode d'*Arabesque* pour ne pas savoir ce qui va se passer au plan suivant. La séquence érotique branchée à la **9 Semaines et Demie** est aussi excitante qu'une pub de lessive. Et tout est du même tonneau.

Mais pire encore qu'un mauvais film, **Les Nuits...** est un film faux-cul, une oeuvre broyée par les concessions. Pas de morts dans le film, enfin si, un seul, mais c'est le méchant, ça compte pour du beurre. Pas d'audaces, ni dans la mise en scène, ni dans le déroulement du récit, il ne faut pas dérouter le spectateur. Tout doit être carré, droit, sans faille. Pas de violence physique et le moins de sang possible. Tout est fait pour éviter de choquer le public nombreux des afficionados de la star du moment, Julia Roberts, gentille mais vraiment pas à sa place.

S'il avait su que le film qui allait le battre au box-office US serait un chef-d'oeuvre impitoyablement cruel de la trempe du **Silence des Agneaux**, Ruben n'aurait sans doute pas pris autant de "précautions". Le pauvre, il doit se mordre les doigts d'avoir accepter de jouer les tâcherons. Que cela lui serve de leçon.

■ Didier ALLOUCH ■

Son nom disparaît mystérieusement du générique de **Outpost** avec Arnold Schwarzenegger, un film qui devait conter l'affrontement titanesque d'un homme et d'un alien. **Outpost** devient rapidement **Predator** et Geoff Murphy se volatilise au profit de John McTiernan. Exit une fois. Exit deux fois avec **Rent-A-Cop**, une comédie policière assez idiote qu'interprètent Burt Reynolds et Liza Minelli. Murphy entame le tournage du film, s'engueule avec sa principale vedette, qui le remplace par Jerry London, un artisan besognant en général pour la télévision. Pas facile de s'incruster à Hollywood, à moins de dire oui à toutes les doléances des producteurs (Fred Schepisi, Bruce Beresford et George Miller disent systématiquement oui). C'est faute de pouvoir bosser pour le cinéma que Geoff Murphy tourne pour le câble le téléfilm **Red King, White Knight** en 1990, dont le script donne dans le loufoque. Un agent de la CIA, ex-alcoolo, démantèle un complot organisé par des transfuges du KGB visant à liquider Gorbachev ! Ce qui s'appelle rentrer à Hollywood par la petite porte. Pour quelles raisons, brusquement, le néo-zélandais se retrouve-t-il au gouvernail de **Young Guns 2**, une production importante, séquelle d'un gros succès ? Pour de mauvaises. Les promoteurs de **Young Guns 2** ont vu **Utu**, magnifique western pluvieux décrivant l'agonie des indiens maori, et ont pensé "beau western que voilà, son style conviendrait bien à notre **Young Guns 2**, appelons Geoff Murphy". Présenté en compétition officielle à Cannes, sorti dans une version tronquée en France, **Utu** est le film le plus connu de Geoff Murphy, peut-être le meilleur titre de tout le cinéma néo-zélandais, une oeuvre crépusculaire, proche de Sam Peckinpah, baroque et insolite. Les Américains ont été impressionnés par la virtuosité d'une mise en scène percutante et originale. **Le Dernier Survivant/The Quiet Earth**, présenté à Avoriaz, suit le même parcours. Les Américains aiment, et confient au réalisateur un film au sujet voisin, **Free-Jack**, dans lequel Emilio Estevez, mort et projeté dans le futur, se rencontre lui-même vingt ans plus tard. Dans **Le Dernier Survivant**, Bruno Lawrence meurt au moment même où l'humanité entière disparaît suite à une expérience atomique. Plutôt que de confier aux cinéastes étrangers des sujets qui lui permettraient d'élargir leur champ d'action, Hollywood les muselle en les orientant vers des remakes camouflés de leurs précédents films, quand ce n'est pas les payer pour reproduire, à la sauce yankee, des répliques exactes de l'objet de leur convoitise (voir les français Coline Serreau & Francis Véber bégayant respectivement **Romuald et Juliette** et **Les Fugitifs**). Geoff Murphy, dont le talent est pourtant immense, ne peut agir autrement. A moins de retourner en Nouvelle-Zélande où le cinéma est vraiment mal en point. Pour faire quoi ? Des remakes dissimulés une fois encore. Comme **Never Say Die**, polar doucement facétieux concernant un couple en fuite devant de mystérieux agresseurs, qui n'est qu'une nouvelle mouture du picaresque road-movie **Goodbye Pork Pie** (souvent diffusé à la sauvette sur *M6*) dans lequel un petit truand, un amoureux abandonné et une jeune femme, filent à travers le pays, devant des forces de police de plus en plus nombreuses. **Never Say Die** n'a vraiment pas le fumet ubuesque, et un tantinet anarchique, de **Goodbye Pork Pie**. Une implacable logique destine désormais Geoff Murphy à envisager une resucée de **Wild Man**, son premier film...

■ Marc TOULLEC ■



■ *Gene Hackman* ■

Class Action

Gene Hackman tourne beaucoup trop et un peu n'importe quoi. **Bons Baisers d'Hollywood**, **Le Dernier Témoin**, **Loose Cannons** et **Class Action**, quatre films en 1990, quatre nanars. Qu'est ce qui fait courir Gene ? Des rôles dans lesquels il s'investit totalement, en apportant une technique impeccable, une présence revigorante pour des personnages qui ne tiendraient pas le coup sans son apport. **Class Action** apporte une nouvelle preuve au dossier. Gene Hackman incarne Jedediah Tucker Ward, un avocat casse-tout spécialisé dans les affaires impossibles, dans la défense des modestes contre les grands lobbys. Tucker a une fille qui exerce sa profession. C'est souvent qu'ils s'affrontent au barreau, puis se retrouvent dans les heures non ouvrables. Tout va (presque) bien entre eux jusqu'au jour où Maggie accepte de défendre le dossier Argo, un constructeur automobile qui lance sur le marché la Meridian, la voiture aux 150 combustions spontanées...

La mise en cause des magouilles de cette industrie aurait pu donner un thriller passionnant, renvoyant dos à dos avocats et ingénieurs véreux, les uns comme les autres soucieux de remplir leur compte en banque et de suivre d'impeccables plans de carrière. Dommage que Michael Apted (**Gorky Park**, excellent, **Gorilles dans la Brume**, nul) se foute totalement de l'aspect suspense de **Class Action**. Seuls les rapports entre Gene Hackman et Mary Elizabeth Mastrantonio motivent les déplacements de sa caméra. Des rapports lourds, répétés d'une scène sur l'autre. Ils s'aiment, ils se baisent, ils s'engueulent. Tout ça dans un climat faussement intimiste, aussi artificiel que du contre-plaqué. Le psycho-drame tourne au ridicule à force d'insistance. Michael Apted, pas certain que le spectateur saisisse bien, martèle non stop deux heures durant. Mais **Class Action** comporte néanmoins quelques qualités, la levée du voile sur les agissements répréhensibles des constructeurs automobiles en matière de sécurité et d'économie, un regard critique vis-à-vis des bataillons d'avocats arrivistes et féroces, prêts à tous les compromis pour encaisser le budget contentieux de grosses sociétés industrielles. Dommage que cela soit noyé dans une marmelade familiale particulièrement indigeste.

■ Marc TOULLEC ■

Aux Yeux du Monde

Rares sont les films qui se bonifient au fur et à mesure que le récit progresse. En général, nos sentiments sont déjà acquis au bout d'un petit quart d'heure de projection. Ici, ils évoluent en même temps que les personnages. Le chauffeur du car est d'abord une grosse brute bornée qui laisse progressivement apparaître ses cicatrices et sa détresse. L'institutrice se prend vite d'affection pour ce gamin perdu qu'est Bruno. Les gosses qui se trouvent dans le car vont faire de celui qui les kidnappe leur idole et leur protecteur. Quand au héros du film, Bruno, au début, c'est un petit minable de village qui ne trouve pas d'autres moyens pour épater sa copine que de détourner un car scolaire rempli d'enfant pour aller la voir. Et puis, petit à petit, il devient pathétique, sympathique, attachant et, à la fin, terriblement touchant.

Exactement comme ce que l'on ressent pour ce film un peu à part situé à mi-chemin entre **Un Après-Midi de Chien** et **Sugarland Express**. Mais avec sa propre personnalité et un coeur gros comme ça.

■ D. A ■

WILLIAM PETERSEN

est Pat Garrett dans Young Guns 2

William Petersen tourne peu et ne considère pas le cinéma comme une fin dans sa carrière de comédien. Louis Jouvet avait la même attitude vis-à-vis du Septième Art. Un zeste de mépris poli. N'empêche que le fameux dramaturge français n'a jamais été meilleur que dans **Drôle de Drame**, **Knock** et **Quai des Orfèvres**. Point commun entre William Petersen et Jouvet : un amour inconditionnel des planches. Depuis l'université, Petersen se voue au théâtre. Il crée un groupe expérimental à Chicago, étudie l'intégrale de Shakespeare et interprète ses plus grands classiques "Le Nuit des Rois", "En attendant Godot", "Moby Dick", "Comme il vous plaira" et quelques pièces de Sam Shepard. William Petersen fait ainsi des débuts tardifs au cinéma, des débuts tardifs mais aussi remarqués que remarquables, sous la direction de William Friedkin dans **Police Fédérale Los Angeles**. Le comédien y est un flic sans cesse sur le fil du rasoir, un flic qui aurait pu être psychopathe ou artiste illuminé, un flic aux méthodes peu orthodoxes, assez proches du timbré qu'il traque. C'est sans doute en visionnant **Police Fédérale** que Michael Mann pense à William Petersen pour endosser la garde-robe abondante de l'investigateur virtuose du Sixième Sens, un autre personnage sur le fil du rasoir. Sa méthode d'enquête : suivre le tueur en raisonnant, réfléchissant comme lui. Tranquillement. Petersen, dont le bouillonnement est intériorisé à l'extrême, saisit la faille, les cicatrices intérieures de son personnage. C'est probablement la fragilité de la frontière entre le bien et le mal qui intéresse le comédien dans le personnage de Pat



Garrett pour **Young Guns 2**. Pat Garrett, le hors-la-loi devenu shérif et qui abat son ex-pote Billy le Kid pour ensuite tenter de justifier sa mauvaise conscience dans le livre "The authentic life of Billy the Kid" publié en 1882. Un rôle logique pour William Petersen.
Il ne faut pas chercher William Petersen dans **La Force du Silence** de Mike Newell, où il n'est qu'un brave père de famille ayant perdu

Le Parrain 3ème Partie

Coppola a bien failli ne jamais mettre en scène le troisième épisode du **Parrain**. Paramount voulait depuis longtemps clôturer la trilogie, en finir avec les Corleone. De nombreux scénarios écrits, des noms de réalisateurs avancés, et au-dessus de la fourmilière, Coppola, à l'écart. Oh, l'auteur de **Apocalypse Now** ne se faisait pas prier pour les lire, ces scripts auxquels il n'avait pas participé, mais bon, il attendait le moment pour prendre de lui-même les choses en main et transformer une commande dont il se foutait un peu en film personnel. **Le Parrain 3ème Partie** illustre, à la fois joliment et tristement, les difficultés rencontrées par un auteur acceptant de travailler pour les studios.
Michael Corleone a des cheveux blancs. Il aspire à une certaine forme de sagesse et au pouvoir absolu sans avoir à sortir les armes. Il vole au secours du Vatican, dont la gigantesque société immobilière est en déficit de 700 millions de dollars, et en devient le principal actionnaire après que le Pape Paul VI ait donné son accord. En atteignant ainsi le pouvoir suprême, Michael Corleone fait des jaloux dans la Mafia et déclenche une nouvelle guerre des familles.
Ce résumé succint pourrait illustrer LE film de commande réalisé par Coppola, un mélange savant entre fiction et réalité : le scandale financier du Vatican, la mort de Jean-Paul 1er ... du grand spectacle solennel, du **Parrain** en veux-tu en voilà. 20 ans après le premier épisode, la recette fonctionne encore. Parce que la recette est bonne. Parce que c'est une recette. Pas grand chose à rajouter sur la commande.
Un autre résumé, en détails, et on ne résume pas les détails, montrerait LE film personnel de Coppola, celui qui tisse une toile majestueuse entre les destins de Corleone et de Coppola lui-même. Ce film personnel, riche, touffu, plus proche des personnages interprétés par Andy Garcia et Sofia Coppola que des spacieux bureaux du Vatican et des arrière-cours siciliennes, ce film personnel qui arrive par instants à faire oublier l'autre, de commande. On se dit alors que Coppola paie cher le prix de ses ambitions. **Le Parrain 3ème Partie** est un film coûteux, que Coppola ne peut réaliser qu'à l'intérieur d'un studio, en acceptant des compromis. On se dit aussi que le meilleur du film ne coûte rien, ou presque. On se dit enfin que Coppola a de moins en moins de pouvoir à Hollywood, et qu'un petit budget le ramènerait peut-être près de lui-même. Et donc loin des studios.

■ Cyrille GIRAUD ■

■ *LE PARRAIN 3ème PARTIE* ■

Etrange Séduction

Générique : visite guidée d'une splendide ville vénitienne filmée sous un filtre moiré, avec arrêt sur les tableaux, les rideaux, le mobilier et les bibelots, une berceuse au violon de Badalamenti en fond sonore et Christopher Walken qui nous raconte en voix-off l'histoire de son père (si vous n'avez pas tout saisi, rassurez-vous, il la répète quatre fois dans le film). Première séquence : Rupert Everett sur un balcon de Venise. Il baille. Et comme c'est un excellent bailleur, toute la salle fait de même. Plan suivant : le coup de grâce. Natascha Richardson dans son lit. Vous savez ce qu'elle fait ? Elle dort.
Schrader a inventé une nouvelle forme de cinéma : le cinéma-somnifère. Parce qu'après un tel début, je vous garantis que c'est très dur de ne pas se laisser aller dans les bras de Morphée. D'autant plus que par la suite, ça ne s'arrange pas. Everett et Richardson forment le couple le plus mou qu'il nous ait été donné de voir. Ils parlent mollement, marchent mollement, font l'amour mollement, se disputent mollement. Ils déambulent mollement dans une improbable Venise à mi-chemin entre un tourisme classique et un exotisme de supermarché. Pire que leur mollesse, leur passivité est encore plus énervante. On leur foutrait bien des baffes pour qu'ils se réveillent. Christopher Walken pense pareil, et envoie violemment son poing dans le ventre d'Everett.
Alors, donc, Mr et Mme Mollasson sont en vacances à Venise. Ils s'ennuient ferme sur la Lagune. Un soir, ils se perdent dans les rues labyrinthiques de la cité des doges et un étrange bonhomme les aide à retrouver leur chemin pour mieux les mener à leur perte. Entrée en scène de Christopher Walken, le grand, l'immense, le génial Christopher Walken. Arrivée d'une flamme de vie dans un film moribond. Les yeux se rouvrent, les baillements s'interrompent. Dès qu'il apparaît à l'écran, il efface tout, Venise, les mous, tout. Dans **Etrange Séduction**, il a l'air de bien s'amuser, petit clin d'oeil à Everett après l'avoir étalé, regards en coin, démarche d'aristocrate. A la limite du cabotinage. S'il nous empêche de sombrer dans un sommeil profond, Walken ne sauve pas le film. Schrader s'empêtre dans sa piteuse tentative de créer une atmosphère, oublie d'instaurer un crescendo dramatique et balance un très beau dénouement à une histoire qu'il a oublié de raconter. Comme pour dire : "Vous pouvez vous réveiller, c'est fini." Ma critique aussi d'ailleurs, tiens.

■ Didier ALLOUCH ■



ses idéaux passés. Ni dans le Cousins de Joel Schumacher et pas plus dans le téléfilm Long Gone de Martin Davidson, dans lequel il entraîne une équipe de baseball junior. Par contre, on aimerait le trouver dans la mini-série toujours inédite *The Kennedys of Massachusetts* où il incarne Joseph P. Kennedy...

■ Marc TOULLEC ■

La Maison Russie

Les histoires d'espionnage de John Le Carré n'ont jamais brillé par leur rythme époustouflant. Celle de **La Maison Russie** bat tous les records.

Savez-vous ce que font les services secrets occidentaux quand ils apprennent qu'un super-savant soviétique, voulant la paix mondiale, se propose de leur livrer tous les secrets militaires de son pays ? Si on en croit **La Maison Russie**, ils s'assoient autour d'un sandwich et ils en parlent. Ils en parlent aussi dans les rues de Lisbonne, dans les parcs de Moscou, devant les monuments de Leningrad, et, comme ils ne peuvent pas trop en parler dans les chambres d'hôtel, à cause des micros, ils écrivent tout cela sur une feuille de papier et nous la font lire après. Crispant d'autant plus que le récit est plutôt intéressant.

Sean Connery joue Barley Blair, un éditeur anglais en affaire avec l'URSS. Lors d'un déjeuner bien arrosé en compagnie d'écrivains russes, il fait part de ses espoirs de paix renforcés par la Perestroïka. Dans son délire légèrement aviné, il sort une grande phrase du genre : "Chacun doit être prêt à trahir son pays pour sauver la paix". Le prenant au mot, un savant qui a assisté à ce repas essaie de lui faire parvenir, par l'intermédiaire de la belle Katia (Michelle Pfeiffer), un livre contenant tous les secrets militaires de son pays. Mais ce manuscrit est intercepté par les services secrets british. Pour être sûr qu'il ne s'agit pas d'un coup monté par le KGB, les Anglais demande à Blair de retourner à Moscou et de prendre contact avec Katia et le scientifique...

■ *Michelle Pfeiffer* ■

Raconté ainsi, **La Maison Russie** a tout de la bonne histoire d'espionnage bien parano. Mis en image par Schepisi, ça vire au téléfilm pour grabataire. Comme **La Maison Russie** est le premier film d'espionnage américain tourné directement à Moscou, Schepisi se sent obligé de nous envoyer un long quart d'heure de cartes postales. Les acteurs s'en tirent plus ou moins bien. Bien pour Sean Connery, comme d'habitude, moins bien pour Michelle Pfeiffer que Schepisi ne s'applique pas à photographier, croyant sans doute qu'une jolie femme n'a pas besoin d'être filmée avec soin pour illuminer l'écran. De fait, Pfeiffer cultive dans **La Maison Russie** un air nunuche du plus mauvais goût. Ne parlons pas du scénario, version compliquée d'une histoire limpide.

Voici donc le premier film d'espionnage de la Perestroïka. S'ils sont tous comme **La Maison Russie**, vivement la prochaine guerre froide.

■ Didier ALLOUCH ■

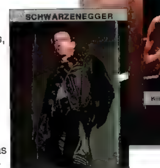
DOSSIER

par MARC TOULLEC

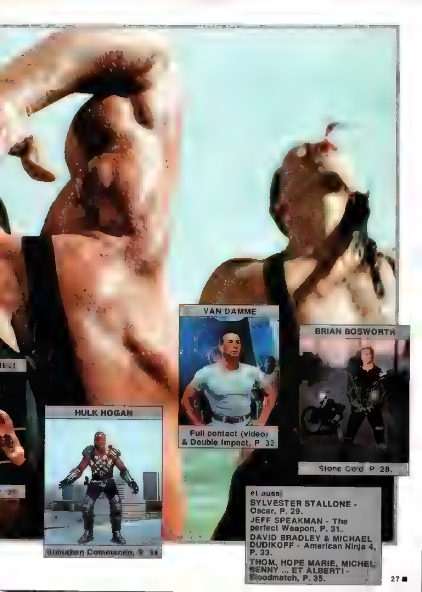
catégorie :

POIDS LOURDS

Des mecs, des vrais. Des machos, des balèzes, des bagarreurs, des cataqneurs, des justiciers, des karatékas, des violents, des tendres... Des gros bras, il y en a pour tous les goûts sur les écrans. Des gros bras qui pensent avec leur tête, des gros bras qui pensent avec leur petit orteil... Des gros bras inconnus, et des gros bras qu'on connait par coeur...



Terminator 2, P. 36



VAN DAMME
Full contact (video) & Double Impact, P. 32
BRIAN BOSWORTH
Stone Cold, P. 28.
HULK HOGAN
Suburban Commando, P. 34

BRIAN BOSWORTH

Stone cold



A 24 ans, Brian Bosworth compte bien en remontrer à ses illustres aînés. Dieu du stade, star du football américain, il fait désormais ses débuts cinématographiques sous l'œil attentif de Michael Douglas, son bien aimé producteur.



En France, personne ne connaît Brian Bosworth. Pour l'instant du moins. Aux Etats-Unis, Brian Bosworth est une star. Pas une vedette de cinéma mais un de ces dieux du stade qui font vibrer jusqu'aux fondations de l'Amérique. Brian Bosworth est plus qu'un simple joueur de football américain ; il est l'incarnation même de ce sport. Tout juste âgé de 24 ans (mais on ne lui donne pas vraiment d'âge), il fait aujourd'hui ses débuts cinématographiques en remerciant son entraîneur. Autrefois, les comédiens saluaient Lee Strasberg et l'Actors' Studio. Tout change. Voici donc Brian Bosworth dans Stone Cold, un film produit par Michael Douglas, qui mise gros sur son poulain avec une campagne promotionelle qui avoisine à elle seule les dix millions de dollars. Les ambitions de ce nouveau balèze américain sont donc claires : distancer en un week-end au box-office Van Damme, Lundgren et, pourquoi pas, Stallone. Pour l'instant, Arnold est encore inaccessible...

l'équipée sauvage

Brian Bosworth interprète Joe Huff, un flic dur à cuire. Il est chargé d'infiltrer un gang de motards suspecté de racket par le FBI. Joe Huff se grime en Hell's Angel, enfourche une grosse bécane et part à la recherche de ces méchants chevaliers de la route. Au guidon de sa Harley, Joe Huff se nomme désormais John Stone. Pour lui, il n'existe pas 100 manières de faire connaissance avec les motards. Il fréquente leur tripot favori et, pour les impressionner, intervient dans une bagarre entre motards et routiers, où il démolit un maximum de camionneurs. Et il faut encore faire mordre la poussière à une montagne de muscles pour attirer les bonnes grâces de Chains Cooper (Lance Henriksen), le chef des Hell's. Ce dernier est prêt à l'accepter dans le gang s'il sort vainqueur d'une longue série d'épreuves. L'une d'elles consiste à tuer Le Bolivien. Petit malin, Joe Huff falsifie sa mort. Désormais, il est membre à part entière du gang malgré les soupçons de Ice, l'âme damnée de Chains. Entre deux virées, le flic file le parfait amour avec Nancy, l'ex-petite amie du leader de la bande, qui, par son intermédiaire, espère bien connaître une autre vie. Mais les choses tournent mal pour Joe, qui découvre que le gang ne rechigne pas à goûter au trafic de drogue. En prenant contact avec un autre flic, Ice le démasque et kidnappe son fiston. Furieux, le colosse dégomme le malfrat et entreprend de se débarrasser de Chains, désireux d'abattre le district attorney de l'état du Mississipi.

le colosse

Brian Bosworth ressemble un peu à Dolph Lundgren en encore plus costaud. Même si le scénario de Stone Cold n'est pas d'une folle originalité (on pense souvent à l'épisode Hell's Angel de L'Epreuve de Force de Clint Eastwood), le film lui sert de rampe de lancement. Au vu des premières images, l'opération semble réussie. Plus expressif que le géant suédois, Brian Bosworth a la carrure des héros de bande dessinée les plus improbables, les plus bioniques. Au premier coup d'œil, impossible de ne pas l'imaginer sous le casque du Sergent Rock que Arnold Schwarzenegger et Bruce Willis ont abandonné, impossible de ne pas le voir les mâchoires crispées, l'œil fou, dans la peau d'un Rank Xeros laissé aux oubliettes. Brian Bosworth s'est déjà exhibé dans une pub pour les rasoirs *Gillette*, mais le cinéma semble correspondre bien davantage à sa forte pointure. *"Lorsque vous le voyez traverser une pièce, vous êtes frappé par sa taille, par sa grâce. Lorsque vous êtes assis face à lui, derrière une petite table, vous ne voyez que lui, sa beauté. Son visage est parfait, étonnant, noble. Vous n'avez aucun mal à le projeter sur un écran de cinéma"*. Cette prose enflammée caressant Brian Bosworth dans le sens du poil, le célébrant comme un Dieu de l'Olympe, est de la journaliste Jessica Maxwell, reporter au *Washington Magazine*. Elle en dit long sur le pouvoir de séduction du Boz.

le boz

"The Boz", tel est le petit nom de Brian Bosworth aux Etats-Unis. Et aussi le titre de son autobiographie, "The Boz : confessions of an anti-hero", un best-seller évidemment, cité par le New York Times parmi les plus fortes ventes de l'année dernière. Immensément populaire et richissime (11 millions de dollars ont scellé son contrat avec les Seahawks de Seatle, et sa pub pour *Gillette* lui a rapporté 2 autres millions), Brian Bosworth doit maintenant s'exporter, connaître une notoriété que le

SYLVESTER STALLONE

Oscar



Costume croisé, rose à la boutonnière, cheveux courts et gominés... Non, ce n'est pas Maurice Chevalier mais le nouveau Sylvester Stallone dans un rôle créé à l'écran par ... Louis de Funès !

Certains films tiennent presque du miracle. Oscar par exemple. Personne ne l'a encore visionné, personne ne sait si Stallone, dans sa soudaine reconversion rayon comédie, a pu tenir son pari... Personne ne sait rien. Et tout le monde, du moins le monde francophone, connaît l'autre Oscar, l'original, celui où Louis De Funès se déchaîne, éructe, pleurniche, gueule, et engueule son valet de chambre. Oscar, avec le plus teigneux des comiques français, c'est du boulevard, des portes qui s'ouvrent, qui claquent, des types dans les placards, des quiproquos à longueur de dialogues... Faut alors beaucoup d'imagination pour greffer Stallone au plein centre d'une intrigue qui fit fureur dans le retour d'"Au théâtre ce soir". Et pourtant. Qui a vu New York Cow-Boy ? Pas grand monde. Stallone, chauffeur de taxi, y poussait la chansonnette country en face des nichons antidérapants de la grosse Dolly Parton. Il n'était pas si mauvais que ça notre Rambo-Rocky-Cobra. Vu que le Cow-Boy en question s'était sacrément fait botter les fesses par une critique assassine et un public absent, Stallone s'était aussitôt replié vers une rizière quelconque. Avant Bartholomew versus Neff de John Hughes avec Danny De Vito, avant Stop or my Mother will Die d'Ivan Reitman (sic !), avant Isobar, science-fiction à la sauce Roland Emmerich, Stallone prend un virage à 180°, échange ses deux George Pan Cosmatos contre un John Landis, un rigolo plus enclin à cadrer les gencives d'Eddie Murphy (Un Fauteuil pour Deux) ou les mines ahuries de Steve Martin (Trois Amigos). Stallone est donc, dans Oscar, Angelo Provolone, chef de gang dans le Chicago des années 30 qui a promis à son vieux père (Kirk Douglas) de mettre fin à son existence de malfrat, de devenir enfin honnête. Eh oui, les apparences sont trompeuses. Dans l'Oscar de 1968, réalisé par Edouard Molinaro, l'histoire suivait à en perdre haleine deux valises, l'une bourrée de fric, l'autre de sous-tifs et de petites culottes. L'Oscar de John Landis change le décor, l'époque et les personnages, mais reste du pur vaudeville, de la gymnastique scénique, un excellent exercice pour décrisper les mâchoires d'un acteur qui n'a pas eu l'occasion de se marrer depuis longtemps. ■

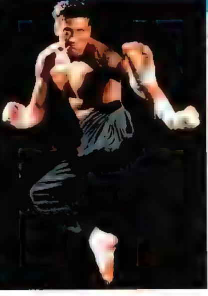
football américain limité à l'Amérique du Nord. *"Brian est devenu trop important pour le petit monde de ce sport"* commente l'agent de l'athlète, Gary Wichard. *"Les stars du film d'action comme Stallone, Norris, Schwarzenegger et même Steven Seagal, ont toutes 40 ans et plus. Brian n'a qu'une vingtaine d'années mais ne ressemble pas vraiment aux gamins que sont Tom Cruise, James Spader et Charlie Sheen"* Gary Wichard propulse déjà son poulain au firmament, sur le même podium que les plus grands.

C'est Bruce Malmuth qui orchestre dans un premier temps les premiers pas du Boz devant les caméras. **Les Faucons de la Nuit** (avec Stallone), **Echec et Mort** (avec Steven Seagal) Malmuth devrait contenter ses producteurs et, vu son expérience des gros bras, offrir à sa star un rôle en or qui coûte cher mais qui rapporte plus encore *"Je voyais réunis en Brian Bosworth des comédiens comme Marlon Brando, James Dean et Gary Cooper Il possède de plus le même charisme que Stallone et Schwarzenegger"* témoigne le cinéaste avant de se faire virer par la production Bruce Malmuth ose humaniser à outrance celui qui doit être un super-héros Marié et père d'un petit garçon, il chiale comme une madeleine dans une séquence excessivement intimiste pour un film d'action musclé. C'en est trop. Bruce Malmuth prend ses cliques et ses claques et cède le poste à Graig Baxley Avec lui, au moins, le Boz ne risque pas de fondre en sanglots. Cascadeur émérite (**Predator**), Graig Baxley connaît les mastodontes de la gonflette, mieux que Malmuth encore, pour avoir ficelé tant bien que mal les exploits de Carl Weathers (**Action Jackson**) et de Dolph Lundgren (**Dark Angel**). Pressé par ses producteurs, Baxley retourne les séquences mises en boîte par son prédécesseur et marque les débuts officiels du Boz après un départ raté. Dans **Stone Cold**, nouvelle version et version sèche, le Boz ne sortira pas pour un oui pour un non son mouchoir. Faut-il s'en plaindre ? ■



SASHA MITCHELL

Kickboxer II



Vengeance ring initiation aux arts martiaux, philosophie de la non violence, et combats pourtant très très violents. Les bonnes recettes de *Kickboxer* font long feu, même sans Jean-Claude Van Damme. Son remplaçant Sasha Mitchell, n'a pas à rougir de marcher sur les pas de la star belge...





Kickboxer n'est pas exactement ce qu'on appelle un film mémorable. Deux ans après sa sortie, qu'en reste-t-il ? Le souvenir d'une mise en scène assez molle, d'une éducation martiale à la **Karaté Kid**, d'un molosse body-buildé qui s'entraîne en tabassant une colonne de béton, d'un Van Damme méditant dans les ruines d'un temple thaï. d'un Van Damme victorieux et ensanglanté. Malgré son très relatif intérêt le film est un immense succès partout dans le monde. Suite à quoi des légions de petits producteurs peu scrupuleux ont fait leur chou gras du kickboxing, discipline qui permet d'accomoder les arts martiaux asiatiques à la bonne vieille bagarre occidentale. Excellente recette. Deux ans après, on remet ça. Exit Van Damme qui demeure au générique en tant qu'inspirateur du scénario, et bonjour Sasha Mitchell, le petit nouveau qui plait autant aux inconditionnels du ring qu'aux midinettes...

revanchard

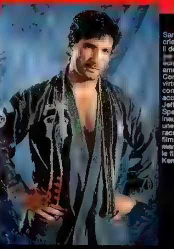
Flash-back rapide. En Thaïlande, Kurt Sloan dérouille donc le très hargneux Tong Po dans un combat au finish. Mais le vaincu ne supporte pas l'humiliation. Il tend un piège à Kurt et le [illegible]. Non satisfait d'avoir expédié son ennemi au paradis des karatékas, Tong Po et son mentor le mafiosi Sangha, tiennent de plus à retrouver totalement leur honneur perdu. Ils découvrent que Kurt Sloan a un frère, David, lui aussi adepte du kickboxing, professeur dans un gymnase qui enseigne à des gamins toute la sagesse et la philosophie des arts martiaux. Non à la violence pour la violence. Avant que Tong Po ne lui tombe sur le dos, David Sloan a déjà fort à faire avec le douteux Justin Maciah qui lui offre de compléter son équipe de champions. Le jeune homme rejette l'offre. Cependant, un de ses disciples, Brian, cède aux avances de Maciah et, pour prouver ses qualités, dérouille l'affreux Neil Vargas sur le ring. Mais Maciah a la dent dure. Il ordonne que le gymnase se réduise à un petit tas de cendres et expédie son homme de main favori mettre le feu. Dans l'affaire, David Sloan reçoit un pruneau dans le genoux. Plus question pour lui de remonter sur le ring. Handicapé et agressif il reçoit un beau jour la visite d'un minuscule et vieil asiatique, Xian, qu'il repousse dans un premier temps. Mais Xian, qui fut le professeur de son frère, est patient. Il finit par convaincre David de reprendre l'entraînement, d'oublier toute idée de vengeance pour vaincre Tong Po qui se joue magistralement de Brian. Au terme d'un long apprentissage, le frère de Kurt Sloan multiplie par cent sa force physique, son agilité, sa résistance, et affronte le karatéka assassin

le specialiste

Pas bien difficile de faire mieux que David Worth et Mark DiSalle, les réalisateurs du premier **Kickboxer**. C'est un réalisateur au nom familier qui prend le relai, Albert Pyun connaisseur en matière de biscottos. Il a donné à plusieurs reprises, dans l'héroïc-fantasy (**L'Epée Sauvage**) et la science-fiction barbare, post-**Mad Max** (**Cyborg**, avec Van Damme justement !) et Menahem Golan vient aujourd'hui de le recruter pour un **Bloodmatch** qui lorgne avec insistance sur les lauriers dorés de **Kickboxer II**. **Bloodmatch** met en scène, en effet, un "super kickboxer" vengeant son frère mort. Il y a comme un air de parenté. Albert Pyun a bien failli être le commis à la séquelle des **Maîtres de l'Univers**. Mais comme Menahem Golan n'a jamais trouvé un successeur digne de Dolph Lundgren, le projet a pris et prend toujours la poussière dans les caves de Cannon.
Question action, Albert Pyun connait la chanson et sait mettre en valeur les violences du ring. Les coups sont percutants, les arcades sourcilières explosent, les lèvres ruissellent de sang. Rien de bien neuf dans la technique, mais un savoir-faire à l'épreuve du déjà-vu. Bien sûr le réglage des combats s'inspire ouvertement de ce que Van Damme avait déjà mis au point dans **Kickboxer**, **Cyborg** et **Bloodsport**. Des taloches titanes-

JEFF SPEAKMAN

The Perfect Weapon



Sans crier gare, il déboule sur les écrans américains. Combattant virtuose et comédien acceptable, Jeff Speakman inaugure une nouvelle race de films d'arts martiaux, le film de Kenpo...

Jeff Speakman est le challenger sérieux dans le peloton des nouveaux musclés. Ceinture noire 6ème degré de Kenpo, il possède un style unique, une façon de se battre alliant efficacité et spectaculaire. Pas d'armes, uniquement ses mains, aidées par quelques instruments martiaux classiques comme le bâton. Judo, Ju Ji Tsu, Kung Fu... **The Perfect Weapon** mélange allègrement tous les styles mais se targue volontiers d'être le premier film américain de Kenpo. Et dans la bagarre, Jeff Speakman réussit le challenge de retenir l'intérêt, de ne pas réchauffer les coups déjà exploités par Van Damme et ses poulains. De plus, Speakman, avec sa tranche sortie d'une bande dessinée, n'est jamais ridicule lorsqu'il faut arrêter de frapper pour parler. Bel avenir en perspective. Sa présence sauve le film, construit sur un schéma au classicisme usé jusqu'à la corde. C'est ainsi que le héros lutte contre un gangster chinois, assassin du vieux marchand qui lui a enseigné les arts martiaux. Mille fois vu, ce parcours vengeur. Évidemment, le grand méchant est secondé par un garde du corps qui donne au justicier du fil à retordre. Tout finira bien.

The Perfect Weapon, dont le titre se rapproche astucieusement de **Lethal Weapon** (**L'Arme Fatale**), montre à quel point les arts martiaux connaissent actuellement un regain d'intérêt. Le réalisateur du film, Mark DiSalle, est bien placé pour en témoigner, lui qui a produit **Coups pour Coups** et co-réalisé **Kickboxer**. Il sait donc tirer le meilleur parti des bastons. Mais question script, des efforts restent à faire. **The Perfect Weapon** serait le parfait film d'action si son histoire n'était pas aussi prévisible. Dommage, car Jeff Speakman semble parti pour connaître une carrière à la Van Damme, et le fait qu'il soit à 100 % issu du terroir américain lui donne même un avantage sur son confrère belge. Pas d'accent européen handicapant. A suivre. ■

ques, des types qui supportent des mandales à faire vaciller un éléphant, des revers filmés sous différents angles et parfois au ralenti. Nous sommes plongés en pleine joute mythologique. Albert Pyun apporte son goût de la violence, du brutal, du spontané et, petit plus, un sens plastique à base d'éclairages totalement irréalistes et de décors soigneusements aménagés pour recevoir les kickboxers. **Kickboxer II** ne ressemble vraiment pas aux combats de boxe filmés par les caméras d'une quelconque télévision. Tout est plus grand, plus puissant. On s'y bat même sur un ring perdu au centre d'une immense salle déserte. C'est beau. Il y a dans ce cinéma populaire, pétri de recettes connues, une volonté, dans les combats, d'accéder au mythique. Une sorte de résurgence des péplums d'antan.

les rois du ring

En matière de types baraqués, **Kickboxer II** comblera les plus exigeants. Sasha Mitchell n'est pas le bellâtre body-buildé qu'on pouvait craindre. Eh oui, le Sasha affiche non seulement une musculature correcte, sans gonflette excessive, mais réussit aussi à faire preuve de véritables dons pour la comédie. Charismatique le jeunot. Les minettes apprécieront. Curriculum-ciné du nouveau ? Un petit rôle dans **Riposte Immédiate** aux côtés de Fred Dyer, des apparitions régulières dans *Dallas* et un emploi de boxeur dans **Spike of Bensonhurst** de Paul Morrissey. Mais **Kickboxer II**, ce sont également des seconds couteaux de valeur. A commencer par le germanique Matthias

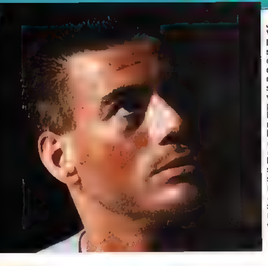


■ *Michel Qissi* ■

Hues, toujours parfait en vilain. Dans **Dark Angel**, il est un extraterrestre dealer qui mène la vie dure à Dolph Lundgren. Face à Sasha Mitchell, il joue le fourbe Neil Vargas, athlète qui n'hésite pas à sortir un revolver pour éliminer son adversaire. Plus puissant encore, Michel Qissi est le Tong Po du premier **Kickboxer**. Une brute animale à l'état pur, sans un brin d'intelligence dans le regard, le tout compensé par une force exceptionnelle, mécanique, foudroyante. Michel Qissi n'incarnera jamais le Petit Chaperon Rouge c'est sûr. L'une de ses victimes, réduite à l'état de bouillie sanguinolente, se nomme Vince Murdocco. Derrière ce nom pas possible se cache un vrai champion de kickboxing, originaire du Canada. Vince Murdocco a, entre deux parties de jambes en l'air, fait preuve de ses dons dans **Le Retour de Flesh Gordon** dont il est le héros ! Mais le plus drôle - ou navrant, c'est selon - dans **Kickboxer II** tient dans la présence du belge Emmanuel Kerwin, qui reprend brièvement le personnage de Kurt Sloan, tenu deux ans auparavant par Jean-Claude Van Damme. Kerwin s'apprêtant à tourner **Prize Fighter** et **Fists of Rage**, des remakes à peine dissimulés des plus gros succès de Van Damme pour le compte de Menahem Golan, on se dit que la parenté entre les deux musclés, pour drôle - ou navrante - qu'elle soit a au moins quelque chose d'honnête dans **Kickboxer II**. ■

VAN DAMME

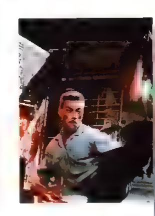
Full contact (video)



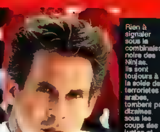
Jean-Claude Van Damme, la nouvelle star du cinéma d'action, vole de succès en succès et voit toujours plus grand. Parallèlement au bouclage de *Double Impact*, le Belge violent savoure les scores mirifiques de *Full Contact*, sorti tout récemment en vidéo.

Jean-Claude Van Damme a de quoi être satisfait. Avec **Double Impact**, il vient de tourner son plus gros budget (20 millions de dollars). Et un autre projet, tenu secret jusqu'à présent, devrait le propulser plus haut encore. Il s'agit de la suite de **Opération Dragon**, un Bruce Lee, **The New Enter the Dragon** que Van Damme réalisera lui-même. *"J'ai toujours participé très étroitement à la mise en scène de mes films, mais jamais je n'ai eu le titre de cinéaste. Avec The New Enter the Dragon, ce sera chose faite"*. Satisfait également Van Damme, par les scores de **Coups pour Coups** et **Full Contact** au box-office américain, et par les records détenus par le même **Full Contact** lors de sa sortie dans les vidéo-clubs français. 8.000 cassettes à la location. Battu **Rambo II** et Stallone. Les producteurs du film doivent donc presser Van Damme d'accepter un **Full Contact 2**. Mais, pour l'heure, le kickboxer belge se consacre au bouclage de **Double Impact**, tourné par son complice et copain, Sheldon Lettich impliqué dans **Bloodsport**, **Cyborg** et **Full Contact**.

Voir travailler Van Damme au montage de **Double Impact** est un spectacle. Il piaffe, s'enthousiasme, apostrophe celui qui passe à sa portée, lui montre sa dernière initiative... En tenue de sport, lunettes sur le nez, il supervise intégralement le film, les scènes d'action surtout, sa grande spécialité. Van Damme est heureux de la tournure que prennent les événements. Manifestement, **Double Impact** surpasse en spectaculaire ses titres précédents. Pas question de s'enfermer dans une prison, de passer d'un ring à l'autre. **Full Contact** voyait simple et efficace. **Double Impact** voit triple, quadruple. *"C'est un peu la rencontre de Jean-Paul Belmondo et de Pierre Richard"* confie Van Damme. La comparaison fait un peu peur, mais les premières images démentent catégoriquement les craintes. Van Damme agit enfin à sa guise. La production lui a donné les moyens de ses ambitions. Voilà pourquoi, il bosse d'arrache-pied, du matin au soir, sur l'assemblage des séquences de **Double Impact**. Au turbin, Van Damme est ainsi. Un vrai gosse qui joue avec ses instruments magiques, merveilleux, que sont la table de montage, la colleuse. Il scotche, repasse le film, bruite les coups de latte, gesticule. Le film en direct, mimé. A chaque nouveau titre, il recommence l'opération avec le même enthousiasme. Et en partant, le vendredi soir vers 10 heures, il laisse une foule d'indications à ses assistants. Van Damme vibre pour ce film, le plus important pour lui, surtout aux Etats-Unis où Steven Seagal, une lopette du box-office en France, parvient toujours à le distancer de quelques longueurs. *"Il n'a qu'à bien se tenir"* sourit Van Damme. Mais celui-ci revendique une concurrence loyale, de bonne guerre. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire... Van Damme approuve le dicton du Cid de Racine. Comme disait Coluche à propos d'un homme politique, "Mais où s'arrêtera-t-il ?" ■



DAVID BRADLEY & MICHAEL DUDIKOFF


Michael Dudikoff



Rien à signaler sous la combinaison noire des Ninjas. Ils sont toujours à la solde de terroristes arabes, tombent par dizaines sous les coups des justes et gentils Américains, Ninjas qualifiés eux-aussi... Comme l'union fait la force, Cannon réunit ses deux Ninjas maison pour l'occasion...

David Bradley

A Cannon, on ne perd pas le Nord, même après le départ de Menahem Golan, grand pourvoyeur de muscles devant l'éternel. Pour des investissements très bas, la série des American Ninja avec Michael Dudikoff et le black Steve James fait les choux gras de la firme depuis longtemps. Même sans Michael Dudikoff, le troisième tome n'a pas mal marché. Gros malins, ses producteurs se sont dits : Michael Dudikoff + le petit nouveau du 3, David Bradley = grosses recettes. Il n'en fallait pas plus pour lancer American Ninja 4, The Annihilation de Cedric Sundstrom (responsable du 3) que devrait suivre Ninja, the American Samurai de Sam Firstenberg. American Ninja 4 mêle tous les ingrédients qui ont fait le succès de ses prédécesseurs. C'est ainsi que le valeureux Brad Nevin et trois de ses hommes sont faits prisonniers par les Ninjas Noirs dans une quelconque forêt tropicale. Les ravisseurs, des terroristes, demandent une forte rançon sans quoi les agents américains seront liquidés. Après avoir mis hors d'état de nuire des vilains qui envisageaient de lâcher une bombe atomique sur New York, Sean Davidson et Carl Brackston sont parachutés en Afrique. Ils apprennent que leurs collègues sont détenus dans les montagnes du Dragon par le Sheik Ali Maksood...

Stop. On arrête là la narration de ce script particulièrement craignos. Sachez tout de même qu'on joue également dans l'arène le Colonel Mulgrew, un soldat, une vaillante infirmière yankee, Sarah, et que Michael Dudikoff, jeune retraité de la CIA, enseigne désormais les arts martiaux dans une école rurale. Il en a assez de la violence inhérente à son job et se laisse pourtant convaincre de dézinguer copieusement le super Ninja indestructible de Ali Maksood, arabe et méchant comme il se doit dans ce genre de scénario idiot...

American Ninja 4 serait si mauvais que les responsables de *Cannon France* refusent de le sortir, même, discrètement, en plein été. En vidéo, les professionnels ne connaissent malheureusement pas ce genre de scrupules.

Double impact

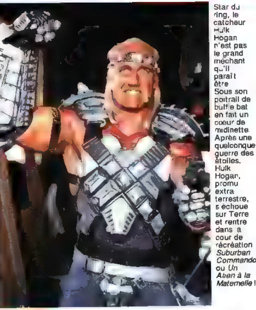


Van Damme ne lésine pas et multiplie tout. A commencer par ses propres rôles. Dans **Double Impact**, il incarne des jumeaux séparés à la naissance suite à l'assassinat de leurs parents. L'un d'eux, Chad, est recueilli par l'associé de son père qui l'amène aux Etats-Unis. A 25 ans, il enseigne les arts martiaux à de riches et jolies oisives de Beverly Hills. Une vie paisible et sans problème pour un jeune homme tout à fait recommandable. Par contre, son frère, Alex, n'a pas eu la même chance. Après la disparition de ses parents, il échoue dans un orphelinat de Hong Kong. Alex ne pouvait donc que mal tourner. Il frays avec la pègre chinoise, se livre à la contrebande... Et envoie un impressionnant coup de boule à son frère lorsqu'il le rencontre pour la première fois. Les deux frangins font cependant connaissance mais les ennuis ne font que commencer. Chad est identifié à Alex. A ce titre, il est violemment malmené par les hommes de Zhang, membre influent des Triades. Laissé dans le caniveau, il se traine jusqu'au repaire d'Alex. Et là, la vérité éclate. Zhang serait lié aux meurtres passés, ainsi qu'un certain Griffith. La tuerie serait également en rapport avec le tunnel qui relie Hong Kong et Kowloon, sa moitié. De plus en plus proche, les jumeaux envisagent de répliquer aux hommes de Zhang qui envoie plusieurs commandos les mitrailler. Ils ignorent encore que Danielle, la petite amie de Alex, travaille pour le compte de leur ennemi mortel. Plus dur sera l'ultime assaut!

Inspiré du roman "Les frères Corse" d'Alexandre Dumas, **Double Impact** apparaît déjà comme le plus performant des films de Jean-Claude Van Damme, qui ne choisit pas la facilité en incarnant deux frères très différents l'un de l'autre. Cependant, les événements décident du processus inverse. Cet horrible macho de Alex, le cigare au bec, les cheveux gominés, perd de son assurance et s'humanise un peu tandis que Chad, timoré au départ, prend au contraire, de l'assurance. Finalement, les deux frères se retrouvent et célèbrent l'esprit de famille. Effets spéciaux à la Faux Semblants pour intégrer deux fois le comédien dans un même plan. La pillule passe plutôt bien car Van Damme n'a pas opté pour la caricature afin de différencier au maximum Alex et Chad. Question action, **Double Impact** varie les plaisirs et met même en scène une séquence dans laquelle Van Damme envoie des baffes magistrales à Van Damme. Deux Van Damme pour le prix d'un, on signe tout de suite.

HULK HOGAN

Suburban commando



Star du ring, le catcheur Hulk Hogan n'est pas le grand méchant qu'il paraît être. Sous son portrait de buffle bat en fait un coeur de midinette. Après une quelconque guerre des étoiles, Hulk Hogan, promu extra-terrestre, s'échoue sur Terre et rentre dans la cour de récréation *Suburban Commando* ou *Un Alien à la Maternelle* !

Les catcheurs au cinéma. Petit domaine pour séries Z mexicaines où le preux Santo et ses copains Blue Demon et Mille Masques, dérouillaient des vampires, des zombies et des aliens. De la bonne soupe populaire strictement réversée à la consommation locale. Mais les catcheurs sont aussi des stars de l'autre côté de la frontière. Comme Roddy Piper embauché par le John Carpenter de **Invasion Los Angeles** et surtout Hulk Hogan, montagne de muscles qui déboule sur le ring en poussant des hurlements. Malgré quelques prestations télévisées sur *Canal +* Hulk reste un inconnu dans l'hexagone. Il espère bien élargir son audience à travers l'instrument cinéma... Rêve-t-il ? **Suburban Commando** tend à prouver que non.

rencontre d'un certain type

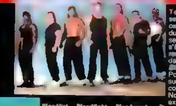
Quelque part dans une lointaine galaxie, le sinistre Général Suitor tient prisonnier à bord de son vaisseau spatial le chef d'une planète qu'il tient à asservir. Si ce leader, Hashana, ne se résout pas à se plier à la volonté de son agresseur, si son armée ne dépose pas les armes, la planète sera réduite en cendres. Suitor se prépare à l'assaut final. Les canons laser s'apprêtent à envoyer la purée lorsque l'alerte rouge retentit à bord du galion. Dans l'encadrement d'une porte métallique, préalablement arrachée, apparaît une silhouette imposante, celle de Shep Ramsey (Hulk Hogan), le justicier du cosmos. Ramsey zigouille quelques sbires du dictateur, lequel se transforme illico en monstre hideux. Le sauveur providentiel le piège en plaçant des charges explosives dans son vaisseau avant de mettre les voiles. Sain et sauf dans son véhicule spatial, Shep Ramsey reçoit un appel de son boss lui recommandant des vacances bien méritées, après cette périlleuse mission. Mais, sens du devoir oblige, il se résout à pourchasser les derniers mercenaires à la solde de Suitor. Malheureusement, chemin faisant, Shep est percuté par une comète. Il se pose en catastrophe sur la planète la plus proche, la Terre.

En pleine campagne, et en tenue de combat, l'extraterrestre ne tarde pas à rencontrer l'architecte Charlie Wilcox (Christopher Lloyd), son épouse Jenny (Shelley Duvall) et leurs deux gosses. Méfiance. Pour justifier son aspect bizarre, Shep explique qu'il vient de France. Mais sa ruse ne trompe pas Charlie qui le suit jusqu'à son vaisseau et découvre un armement perfectionné, une technologie avancée. Maladroit, l'architecte amène des petits malfrats à s'emparer de l'attirail qui serviraau casse spectaculaire d'une banque. Les armes ne restent pas longtemps entre leurs mains et retombent entre celles de Shep Ramsey qui doit de nouveau affronter le vil Suitor, miraculé et rancunier...

un vrai hulk

Dire que Hulk Hogan est célèbre aux Etats-Unis s'avère un doux euphémisme. La "Hulkmania" gagne le pays en 1980 suite à la victoire du catcheur au Championnat du Monde de ce noble sport. Depuis, Hulk Hogan tient le haut de l'affiche. Son combat contre André le Géant (le costaud embauché par Rob Reiner pour **Princess Bride**) déplace la grande foule. Le Pape et les Rolling Stones sont étalés. Invité régulier des plus grands shows de télévision du continent nord-américain, Hulk Hogan prête sa carrure à un héros de dessins animés et se produit une première fois au cinéma pour castagner Sylvester Stallone dans **Rocky 3**. Notre homme prend goût à la chose et accepte de jouer son propre rôle dans une série B croquignolesque, **No Holds Barred** qui devrait prochainement, en catimini, visiter les écrans français sous le délicat titre de **Plein la Gueule**. Dans ce beau film, Hulk incarne une vedette du catch qui refuse les offres mirifiques d'un magnat de la télévision, désireux de faire exploser l'audimat. Pas satisfait du refus, le type tente de le faire plier en kidnappant des gamins. Un nanar pas vraiment glorieux. Le cinéma, Hulk Hogan s'y hasarde une fois encore dans **Gremlins 2** pour une apparition en forme de clin d'oeil. Il intervient en plein milieu du film pour pester contre les petites bêtes teigneuses qui troublent la projection ! Et voilà, en 1991, ce **Suburban Commando**,

THOM, HOPE MARIE, MICHEL, BENNY ... ET ALBERT !



Tous les seconds couteaux du film karaté semblent s'être donné rendez-vous dans Bloodmatch. Pour surpasser les concurrents ? Non, pour exposer sans [illegible] toute leur science du combat.

Bloodfist, Bloodfight, Bloodsport... & maintenant Bloodmatch ! Les [illegible] sont vraiment doués. Produit par Menahem Golan, [illegible] réalisé par Albert Pyun, [illegible] Bloodmatch [illegible]. Aucune vedette, mais des seconds rôles [illegible]. [illegible] Matthews n'y a pas encore [illegible], mais sa filmographie le voue à des [illegible]. Le Retour des Morts-Vivants, Vendredi 13, Les [illegible] et le téléfilm The Buck [illegible] Story dans lequel [illegible]. La demoiselle de service se nomme Hope Marie Carlton [illegible]. [illegible] Playboy, Wild Wolf et Spasm, [illegible] suggestives.

Benny "The Jet" Urquidez fait ici ses débuts à l'écran. Jusqu'à présent, il s'était contenté de régler des combats. [illegible] Benny applique son expérience du kickboxing, discipline qui lui valut plusieurs titres de champion du monde. [illegible] Full Contact, Karaté, Ukidokan... Il connaît parfaitement tous les arts martiaux. Idem pour Thunder Wolf qui se fait tabasser dans Full Contact, Rocky V et Kickboxer II. Idem pour Dale Jacoby qui déroullle dans Karaté Tiger, Rocky V et Kickboxer II. Idem encore pour Michel Qissi, le plus intéressant de la troupe. C'est un copain de Van Damme dont il a fréquenté le gymnase à Bruxelles avant que ce dernier ne parte aux Etats-Unis. Bloodsport, Cyborg, Coups pour Coups, Full Contact, Kickboxer... Michel Qissi est présent dans tous les films de son pote, généralement dans la peau d'un salaud du ring. Et il y a encore beaucoup de monde de ce genre dans Bloodmatch, et même un champion de [illegible], Vincent [illegible], des types qui ne sortent assurément pas de l'Actors' Studio.

Heureux Albert Pyun, lui qui se plaint de ne pas avoir eu sous la main dans [illegible] des professionnels du coup de savate. "Nous avons dans Bloodmatch quelques-uns des meilleurs spécialistes des arts martiaux jamais réunis dans un seul film. Benny Urquidez et ses complices sont des experts de renom mondiale. J'ai voulu leur donner la possibilité de montrer tout ce qu'ils savaient faire devant les caméras" commente, satisfait, Albert Pyun. Satisfait de n'avoir subi aucune [illegible] de la part de la production, [illegible] [illegible] de l'appui du [illegible] Jimmy [illegible] (Bull, Rocky I à III). Le cinéaste semble être convaincu [illegible] le film [illegible] de la démarche. "Chaque séquence de lutte est différente de la précédente. Les combats se basent sur la personnalité des protagonistes. Chaque combat signifie ainsi quelque chose. Ce n'est pas simplement de l'action pour l'action. Les affrontements fouillent la psychologie des personnages, traversent leurs [illegible]". Toujours d'après Albert Pyun, Bloodmatch serait le [illegible]. Le scénario lui aussi est bien pensé, [illegible] l'époque. Un [illegible] venge la mort de son frère et [illegible], à la fin [illegible], une [illegible] d'[illegible] comprends dans l'affaire. C'est simple comme bonjour et cela va direct à l'essentiel. En comparaison, le script de Kickboxer II serait presque tortueux, presque intellectuel !

monstre de science-fiction kitsch, conçu sur mesure pour Hulk Hogan et pour les familles bien américaines auxquelles il s'adresse.

le grand retour

Tandis que Hulk Hogan amuse les gosses, éructe, rentre dans des colères folles et s'attendrit, Burt Kennedy effectue un come-back pour le moins surprenant. Le nom de Burt Kennedy est depuis longtemps synonyme de western. A L'Ouest de Montana, Le Retour des 7 Mercenaires, La Caravane de Feu, La Vengeance du Shérif, Un Homme fait la Loi, Les Voleurs de Train... Entre John Wayne et Robert Mitchum, Burt Kennedy s'est taillé une réputation de solide artisan dans les années 60-70. Depuis, il s'est laissé aller à la réalisation de téléfilms d'intérêt très relatif (un dernier segment des *Mystères de l'Ouest*, un remake d'*Alamo*). Malgré quelques films dispersés sur une décennie, le cinéaste s'était surtout distingué par sa discrétion. A la limite, on aurait pu le croire mort et enterré. Mais le papy est endurant. Faute de westerns (mais le genre remonte au créneau), il se lance dans "*la comédie contemporaine*" dixit les producteurs de Suburban Commando. Agé de 70 ans, Burt Kennedy a le culot de tourner un spectacle conçu pour les familles, pour les gosses, pour les amateurs de trucs ringues et idiots. Pas courant de revenir à la charge pour laisser ça comme testament cinématographique. Mais le septuagénaire semble y croire dur comme fer. Pas de cow-boys, pas d'indiens dans Suburban Commando, mais un catcheur gueulard au cœur gros comme ça et un vilain qui se métamorphose en bête agressive. Western d'aujourd'hui ? Niet. Avec toute sa quincaillerie futuriste, son monstre inspiré de l'Alien de Giger (les effets spéciaux sont de Steve Johnson, l'homme qui a donné vie aux rase de Abyss), son scénario qui cherche quelque chose du côté de Critters 2, son second degré et son look bande dessinée, Suburban Commando devrait asseoir encore un peu plus la réputation de Hulk Hogan, colosse débonnaire qui ne se prend jamais au sérieux, ami des enfants, donneur de leçons, redresseur de torts. Suburban Commando ne serait donc, après tout, qu'un Santo américain, plein de dollars et de savoir-faire, un Santo moins ringue que les originaux en provenance de Mexico (bien que ?), mais un Santo quand même. ■



SCHWARZENEGGER

Terminator 2

Le Terminator passe du bon côté de la barrière. Les circuits imprimés désormais voués à la cause de la rebellion, Arnold se heurte à un nouvel androïde, Key 1000, plus fort, plus sophistiqué que lui. Nanti d'un budget astronomique, James Cameron prône le jamais-vu...

Retour du Arnold Schwarzenegger que l'on aime, qui n'est assurément pas celui de Un Flic à la Maternelle.

Il aura sans doute fallu que **Abyss** ne remporte pas le succès escompté pour que James Cameron accepte de revenir à son cyborg chéri. Recordman du budget gonflé avec son odyssée sous-marine, Cameron prend une nouvelle fois largement ses aises avec ce **Terminator 2** qui, déjà, provoque les commentaires les plus chauds. Dans un premier temps, *Carolco* (la firme qui a produit **Total Recall**, **Rambo II & III**) achète les droits de **Terminator 2** pour cinq millions de dollars à la firme *Hemdale*, en difficulté depuis longtemps. La somme est déjà rondelette dans la mesure où le premier **Terminator** n'a pas coûté dix millions. Et les mises continuent à prendre de l'ampleur. Officiellement, **Terminator 2** atteint les 60 millions d'investissement. Les rumeurs, quant à elles, en mettent une dizaine de plus dans la corbeille.

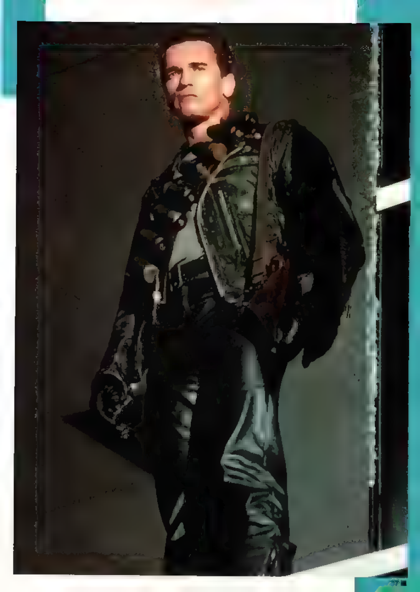
Les retrouvailles Cameron, Schwarzenegger sont donc placées sous le signe du dollar. Et les deux hommes s'étaient jurés que cette séquelle ne se ferait pas sans eux.

Détruit le Terminator ? James Cameron annonce que les androïdes se construisent en série, sur le modèle de tout produit manufacturé. D'ailleurs, la bande-annonce du film affiche la couleur. Des pistons, des moules, des presses hydrauliques, des ordinateurs, des matières organiques de synthèse... Sort alors de son sarcophage, de sa boîte de Pandore, l'arme parfaite, l'arme fatale. "Je suis de retour" clame le nouveau-né d'une voix caverneuse, propre à glacer les sangs. Il est revenu, mais pas forcément pour casser du rebelle comme dans ses aventures passées. Non. Bricolé par les rebelles au pouvoir dans le Los Angeles de 2019, le Terminator est désormais le "good guy". La révolte gronde toujours dans ce futur dévasté. Enceinte de Michael Biehn (mort au terme de Terminator), Linda Hamilton met au monde le Messie tant attendu. Comme prévu, ce dernier (un jeunot de 20 ans interprété par Edward Furlong) remplit parfaitement ses fonctions. Un de ses plus ardents ennemis est Key 1000, un androïde particulièrement efficace, plus sophistiqué encore que le Terminator. Sa mission : tuer Sarah Connor et son fils. Quant au Terminator aux méninges rafistolés, sa nouvelle mission est justement de protéger Sarah Connor et son fils. On est en droit d'attendre un combat homérique, mythologique entre deux monstres. La mythologie, James Cameron aime. Le premier **Terminator** est dédié à Prométhée. A qui le sera la suite ? Le sous-titre de **Terminator 2**, "Le Jour du Jugement", se pare déjà d'accents bibliques. Ce jour fatidique est le 29 août 1997, date de l'apocalypse nucléaire, date du début de la suprématie des ordinateurs sur le monde.

Pas de surprise quant à la présence de Arnold Schwarzenegger. **Predator 2** peut se passer de lui, **Terminator 2** non. Même s'il se range ici du côté des bons. Même si une certaine presse américaine ironise sur ce "nouveau père de famille". L'Autrichien avoue que le film sera forcément aussi, sinon plus, heavy metal que le premier. Qui incarne son alter-ego négatif, Key 1000, envoyé lui aussi dans un passé, proche celui-là, pour dégommer le meneur de la révolte ? Un certain Robert Patrick que James Cameron définit comme "*le croisement entre James Dean et David Bowie*". Curieux. Apparemment, le réalisateur ne tient pas réellement à trouver l'équivalent parfait, et body-buildé, d'Arnold Schwarzenegger puisque le chanteur Billy Idol aurait lui aussi auditionné pour le rôle. Seuls les amateurs éclairés de séries B peuvent connaître le nom de Robert Patrick. En 1988, il figure dans **Future Hunters**, une production Roger Corman, réalisée par le philippin Cirio H. Santiago, où un anthropologue et sa petite amie découvraient dans un temple en ruines un androïde, joué par ... Robert Patrick ! Lequel aurait déjà signé pour un inévitable **Terminator 3**.

Pour l'instant, pas grand chose n'a filtré de *Carolco* concernant **Terminator 2**. James Cameron joue le mystère total sur les effets spéciaux qui seront, d'après lui totalement inédits. "*Je veux aller au-delà de tout ce qu'il est possible de réaliser en prises de vues réelles devant une caméra*" lance le réalisateur. De quoi spéculer longtemps. Question effets spéciaux, ce sont *Industrial Light and Magic* (pour tout ce qui touche au visuel) et Stan Winston (pour les maquillages d'Arnold et de Robert Patrick) qui orchestrent la fête. **Terminator 2, Judgement Day** sortira aux Etats-Unis début juillet et en France le 16 octobre, soit presque un an jour pour jour après **Total Recall**. L'adrénaline monte déjà...

■



PUISSANCE 4

ROBIN DES BOIS

Tandis que les Français exploitent les figures du répertoire national (*Cyrano de Bergerac, Madame Bovary*), que les Italiens refont le *Capitaine Fracasse*, les anglo- saxons exhument le western et Robin des Bois au terme d'une course contre la montre. Les bonnes idées naissent souvent au même moment, pas forcément sous la même boîte crânienne ..

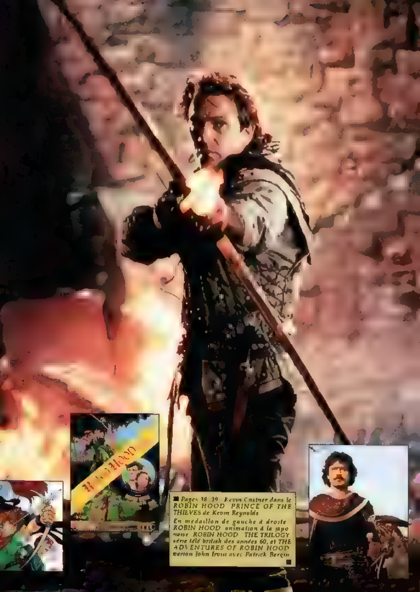


Il y a bientôt un an commençait à Hollywood une guerre acharnée entre trois grands studios. La cause du conflit Robin des Bois Au même moment, trois cinéastes de renom adaptent la même histoire. La course contre la montre commence. Premier à se signaler **Robin Hood, Prince of Thieves** de Kevin Reynolds avec Kevin Costner, distribué par *Warner Bros*, financé par *Morgan Creek* Le talonne de très près, **The Adventures of Robin Hood** de John McTiernan avec Mel Gibson, en provenance de la puissante *20th Century Fox* Mais Mel Gibson, sans doute fatigué par la prose de **Hamlet**, refuse le rôle. Le studio et John Mc Tiernan font grise mine. *Morgan Creek* donne le feu vert du tournage du Kevin Reynolds en Grande-Bretagne. *Fox* bidouille son **Robin des Bois** de manière à le sauver. L'ambitieuse production devient un téléfilm de luxe pour les Etats-Unis, et un film destiné à être distribué en salles seulement en Europe John Mc Tiernan passe la main à John Irvin et se contente du poste de producteur Quant à Mel Gibson, il est remplacé par Patrick Bergin. Pendant ce temps, un troisième **Robin des Bois**, par Edward Zwick (**Glory**), originaire de *Tri-Star/ Columbia*, perd son temps en de multiples réécritures de son script. Distancé par *Morgan Creek* et *Fox*, *Tri-Star* se retire de la course. Pendant que les Américains se pressent, les Britanniques, quant à eux, prennent leur temps. Ils ont dans leur cave une vieille série en noir et blanc datant du milieu des années 60. Son producteur, *ITC*, a la bonne idée de dépoussiérer les bobines, de coloriser les films et de monter plusieurs épisodes de façon à en extraire trois long métrages dont le héros se nomme Richard Greene Voici donc le très opportuniste **Robin Hood the Trilogy** Au Japon aussi, les studios d'animation du moine, ressentent le grand frisson de la forêt de Sherwood et jettent sur le marché international une série de 52 fois 30 minutes, ***Robin Hood***, dont la technique semble des plus rudimentaires Si l'on exclut un curieux projet brésilien dont le héros viendrait en aide aux habitants des bidonvilles de Rio, on attend l'inévitable réplique italienne Errol Flynn (**Les Aventures de Robin des Bois**), Sean Connery (**La Rose et la Flèche**), un renard (le dessin-animé de chez *Walt Disney*).. Les Robin des Bois se suivent mais ne se ressemblent pas

Kevin Reynolds est l'un des cinéastes les plus talentueux des Etats-Unis et également l'un des plus malheureux. Bide pour **Fandango**, son road-movie picaresque avec Kevin Costner, bide encore pour **La Bête de Guerre**. Depuis, il travaille à peine. **Robin des Bois** vient donc à point rappeler son existence. Quelles seront les options de son film ? Ecrit par Pen Densham et John Watson (les complices de **The Kiss et Upworld**), son **Robin Hood** serait une espèce de Indiana Jones médiéval assez réaliste. Les premières images, la bande-annonce américaine, vont dans ce sens. Des images somptueuses, revigorantes, classiques dans leur manière de présenter le héros Robin planqué dans les arbres centenaires de la forêt de Sherwood, Robin tirant à l'arc sur les sbires du shérif de Nottingham, Robin et ses fidèles compagnons que sont le costaud Petit Jean, le moine Frère Tuck. Tous les personnages familiers sont là, mais changés parfois L'un d'eux est un Arabe que Robin a ramené des Croisades Le perfide Shérif de Nottingham serait une espèce de Charles Manson, de Jim Jones, adepte des sciences occultes et de magie noire, à qui Allan Rickman (le perceur de coffres de **Piège de Cristal**) prête ses traits. Au niveau du casting, Kevin Costner est un Robin plus que crédible, à la fois moderne et proche de Errol Flynn. Mary Elizabeth Mastrantonio incarne Dame Marianne, sa conquête tandis que Sean Connery fait une apparition dans le rôle du roi Richard Coeur de Lion. Les changements par rapport aux précédentes versions ? Kevin Costner souligne simplement que la couleur de sa tunique n'est plus verte mais marron..

Exit John McTiernan, déçu de ne pas diriger Mel Gibson, et bonjour John Irvin, solide artisan, très à l'aise dans le cinéma qui bouge (**Le Contrat** avec Arnold, **Hamburger Hill**, **Les Chiens de Guerre**) et promu réalisateur de ce téléfilm bénéficiant d'importants moyens. C'est d'abord un presque inconnu qui tient le rôle de Robin des Bois, Patrick Bergin (le mari infernal des **Nuits avec mon Ennemi**). Avec aussi Uma Thurman (la vénus du **Baron de Munchausen**, **Les Liaisons Dangereuses**) dans les robes de Marianne. L'Allemand Jurgen Prochnow est Sir Miles Falconet, son mari jaloux et puissant, le Hollandais Jeroen Krabbe le baron normand Roger Daguerre, ami de Robin.. Jolie distribution pour un téléfilm Les aspirations de John McTiernan et John Irvin semblent bien éloignées de celles de Kevin Reynolds D'emblée, Robin des Bois est présenté sous son vrai nom, Robert Hode, un noble défiant l'autorité du Prince John sur fond de guerre divisant l'Angleterre.. Ce **Robin Hood** reprend donc l'histoire dès le début et décrit une époque tourmentée, violente, bien éloignée des facéties à la Errol Flynn. *"La réalité historique m'importe avant tout La plupart des films et feuilletons concernant Robin des Bois affichent une esthétique exotique, claire et flamboyante Il me semble pourtant que la vie au 12ème siècle était très dure très difficile même pour un chevalier et un seigneur"* témoigne le réalisateur De son côté, Patrick Bergin affirme que son **Robin des Bois** *"raconte la véritable histoire de ce héros qui n'était pas parfait"* Il tuait les riches pour donner aux pauvres. John Irvin, cependant, ne tient nullement à céder au misérabilisme d'époque où on barbote allègrement dans la gadoue. *"Robin des Bois est un vrai héros Il était vraiment temps de le réintroduire au cinéma Nous avons employé des effets spéciaux genre Batman et Superman De plus son aventure se rapproche étonnament des westerns classiques Après tout n'y trouve-t-on pas un shérif une superbe héroïne et une large dose de poursuites à dos de cheval"* **Western** . **Danse avec les Loups** Kevin Costner **Robin des Bois**.. Finalement, tout ceci se tient.

■ Marc TOULLEC ■



■ *Pages 38-39. Kevin Costner dans le* ROBIN HOOD PRINCE OF THE THIEVES *de Kevin Reynolds.*

En médaillon de gauche à droite: ROBIN HOOD *animation à la japonaise,* ROBIN HOOD THE TRILOGY *série télé british des années 60, et* THE ADVENTURES OF ROBIN HOOD *version John Irvin avec Patrick Bergin.* ■



HAMLET

AAHHH MEL !

Qui a dit qu'on ne faisait pas d'*Hamlet* sans casser d'œufs ? Dans la version 1990 du fameux classique de Shakespeare les coques sont brisées, broyées. Les casseurs de service ? Pour les uns, Franco Zeffirelli, roi du frou-frou. Pour les autres, Mel Gibson, Mad Max for ever...



Sylvester Stallone prend le relais de Louis de Funès dans le rôle d'Oscar ; Mel Gibson incarne Hamlet. On nage en plein dans les castings improbables. John Wayne s'est bien métamorphosé en Gengis Khan et au contraire comme on l'étiqueté Mad Max et flic suicidaire, Mel Gibson possède néanmoins une certaine expérience des classiques de la scène pour avoir interprété "Œdipe Roi", "Henry IV", "Roméo & Juliette" et "Hamlet" justement. *"Il n'y a pas vraiment de différence entre le théâtre et le cinéma. Au théâtre vous avez la continuité tandis que sur un plateau de cinéma, tout est fragmenté. Dans ces conditions, difficile de garder intacte d'une scène à l'autre toute la puissance de la pièce"*. Si la présence de Mel Gibson soulève bien des réserves de la part des puristes, le nom de Franco Zeffirelli inquiète carrément, et les amateurs de cinéma, et les amoureux de théâtre.

Franco Zeffirelli n'est pas vraiment un cinéaste. Ce qu'il aime avant tout : les beaux décors, lourdement meublés, généralement avec mauvais goût, les tentures, les parures excessives... Et sa caméra parcourt élégamment, du moins se veut, des décors clinquants, caressant sous les bibelots et les accessoires de toc. Toute cette quincaillerie bourgeoise est destinée à faire artistique : **La Traviata**, **Othello**, **Toscanini**, **Roméo et Juliette**, **La Mégère Apprivoisée**... Zeffirelli en rajoute dans l'académisme. Mais cet Italien a tourné également deux effroyables mélodrames consacrés aux États-Unis : **Le Champion** avec Jon Voigt, puis **Un Amour Infini**, avec Brooke Shields faisant l'amour au coin d'un feu dont les flammes caressent ses fesses. C'est dire si Zeffirelli a du goût. Faute de bon goût, il milite ardemment pour la cause du Vatican à travers **François et le Chemin du Soleil** et surtout **Jésus de Nazareth**. Fervent catholique, il ne manque pas de condamner violemment **La Dernière Tentation du Christ** évoquant notamment la "dimension sataniste". Zeffirelli est donc le type avec qui l'on n'a pas forcément envie de passer une journée. Il nourrit depuis longtemps le rêve d'adapter "Hamlet" à l'écran. *"J'ai décidé de faire le film car j'ai enfin trouvé un comédien qui possède un réel sens shakespearien. La puissance de Mel Gibson et son expérience théâtrale en ont fait le parfait Hamlet des années 90. A la fin des années 80, je me suis dit que si je ne tournais pas bientôt ce film, jamais je ne le ferai"*. Certains amoureux du classique de Shakespeare pensent tout haut qu'il valait mieux pour tout le monde que Zeffirelli passe cette étape fatidique et abandonne le projet. *"L'histoire est écrite pour les jeunes d'aujourd'hui, ceux qui n'ont jamais lu Shakespeare. Il faut prouver que Hamlet est un héros moderne, déchiré entre ses désirs et son incapacité à prendre une décision"* continue Zeffirelli. Héros moderne ce bonhomme hanté par la mauvaise conscience et un fantôme ? Oui, mais seulement parce que Mel Gibson l'incarne. Malgré les affirmations du metteur en scène italien, le distributeur du film aux États-Unis, *Warner*, ne partage pas vraiment le même avis. Pour *Warner*, **Hamlet**, c'est de l'art et essai. "Hamlet", qui connaît aux States ? Les kids fréquentent *Hamburger Hamlet* à Los Angeles, une chaîne de fast-food, mais ne pensent pas à se bâfrer de William Shakespeare. Franco Zeffirelli prépare déjà sa défense. *"Nous avons voulu rendre "Hamlet" plus accessible, ce qui n'a pas souvent été le cas au théâtre. On est passé de quatre heures de représentation sur les planches à un film de deux heures. Cependant, énormément de choses peuvent être dites en une seule image. Évidemment certains de nos choix porteront à polémiques"*. A commencer par Mel Gibson ? *"Mel exprime parfaitement toutes les qualités du personnage, l'humour et la vitalité après la tempête qu'a été le meurtre de son père. Il possède également une ironie et un sens de l'humour qui lui conviennent à merveille. On ne peut oublier que Hamlet est un personnage incisif, drôle"*. Ce n'est certainement pas l'image qu'en donne le très sérieux Laurence Olivier dans la version filmée de 1948, où la torpeur et la torture intérieure l'emportent très largement sur les couleurs.

Si Franco Zeffirelli constitue d'emblée l'écueil sur lequel s'échoue Shakespeare, Mel Gibson est le risque. Imaginez-le clamant "être ou ne pas être" avec, dans la main gauche, le crâne de son père... Même si le réalisateur a pris soin de l'entourer de comédiens rompus aux classiques du répertoire britannique (Paul Scofield, Alan Bates, Ian Holm), sa présence serait une hérésie. Et pourtant, il s'est fourbu à la tâche, crevé à la prose. *"C'est le boulot le plus dur que j'ai jamais accompli sur un film. Il est très difficile de définir Hamlet. Le seul trait de caractère constant chez lui est son inconstance. Personnellement, je pense que William Shakespeare a écrit le rôle pour emmerder son comédien attitré, Richard Burbage. Aucun acteur ne doit se laisser prendre la tête par un personnage. Laurence Olivier ne flippait pas en pensant à Richard Burbage. Dans son approche, Hamlet réclame une forme spéciale de discipline, socialement, physiquement et mentalement. J'ai dû arrêter de fumer. Je sais que les cigarettes sont nocives mais elles procurent une sensation de bien-être. Un comédien a, ainsi, besoin du contrôle total de sa voix pour donner aux tirades de Shakespeare tout leur sens. Les apprendre ne pose pas vraiment de problèmes. C'est plus facile que de retenir un rapport financier. Il faut également veiller à ne perdre le sens des propos des personnages, sinon les spectateurs s'égarent"* témoigne l'ex-Mad Max. Un Mad Max qui est désormais Hamlet, Prince du Danemark, soupçonnant sa mère, la Reine Gertrude, de le trahir en compagnie de son nouveau mari, Claudius. Hamlet voit ses appréhensions justifiées par la visite du fantôme de son père qui l'exhorte à tuer Claudius, son assassin. Vous connaissez la suite. Trahisons, fuites, amour impossible, complots, meurtres, duels à l'épée... "Hamlet" n'est pas un récit statique. *"Avant, "Hamlet" m'endormait. Cela a changé. Maintenant il me tue"* continue Mel Gibson. Tue au sens figuré et au sens propre. Tue avant de fatiguer un acteur plus habitué à des dialogues secs, rapides, contemporains, qui laissent une large place à l'improvisation. Dans **Hamlet**, pas question de prendre de trop grandes portions de liberté avec le texte original. *"Hamlet c'est dur mais ça vaut le coup. Après le film je prends dix mois de congé. Les gens commencent à en avoir assez de me voir. J'en ai vraiment marre de bosser comme un dingue. Je vais rentrer dans mon ranch, en Australie, pour me retrouver un peu. Peut-être plus tard, je reprendrais le rôle d'Hamlet au théâtre, maintenant que je connais bien la pièce"* conclut Mel Gibson, au milieu de sa famille nombreuse. Papa de six enfants, il devra, sous peu, revenir à l'argot yankee pour les besoins de **L'Arme Fatale 3**.

■ Cyrille GIRAUD ■



LES TORTU



Elles n'auront pas attendu très longtemps avant de revenir les tortues ninja, une calamité culturelle pour les uns, une gentille façon de se divertir pour les autres. Pas de quoi se prendre la tête de toute manière. De nombreux estomacs ont parfaitement digéré cette mayonnaise arts martiaux-parodie-fantastique-cartoon-philosophie orientale, sans haut le cœur. Habitués aux plats lourds, les Américains se sont une nouvelle fois rués sur **Les Tortues Ninja**. Que le clipeur Steve Barron ait cédé le strapontin de réalisateur à Michael Pressman n'a strictement aucune importance. Michael Pressman ? Réalisateur de quelques séries B (genre **The Great Texas Dynamite Chase**), il a depuis tourné son **Doctor Detroit**, avec Dan Aykroyd, essentiellement destiné à la télévision. Évidemment, pas possible de renouveler l'effet de surprise du premier segment. Reste à illustrer un concept qui, financièrement parlant, a largement fait ses preuves...

Et qui continue de rapporter gros, très gros même. Pour son premier week-end d'exploitation aux States, ces **Tortues Ninja** deuxième génération ont ramassé 20 millions de dollars. Un véritable exploit, allant à l'encontre de la presse qui pilonne dur les reptiles bagarreurs bouffeurs de pizzas.

changements, quels changements ?

Leonardo, Donatello, Michelangelo et Raphaelo partent désormais à la recherche de leurs racines, de la matière radio-active qui a transformé les innocentes tortues qu'elles étaient au départ en mutants bondissants. Leur origine remonte à un séjour dans les égoûts où séjournait également un bâton d'ooze. Entre de bonnes mains, l'ooze fabrique des justiciers. Cependant, cette matière au service des forces du mal peut générer des prédateurs redoutables. C'est ainsi que Shredder, rescapé du premier épisode, s'offre les services du professeur Jordan Perry pour bidouiller une tortue agressive et un glouton, en impitoyables combattants destinés à coller les tortues ninja au tapis. Celles-ci viennent néanmoins à bout de leurs nouveaux ennemis avant que leur adversaire de toujours essaie l'ooze sur lui et se métamorphose en super-Shredder !

L'"ooze" dans ces **Tortues Ninjas 2**, c'est un peu la "Force" de la trilogie de **La Guerre des Etoiles**. Rien que ça. "*Les méchants dévoilent la face négative de l'ooze*" annonce carrément Todd Langer, scénariste. De là à considérer le film comme une relecture terrestre de la saga de George Lucas... A ce niveau, Spinter, le rat mentor, serait un Jedi à peine camouflé. **Ces Tortues Ninja 2** ne cherchent donc pas obligatoirement leur inspiration dans les bandes dessinées de Kevin Eastman et Peter Laird. De toute manière, cette nouvelle adaptation cinématographique oublie la genèse des personnages. Exit

ES NINJA 2



Les Tortues Ninja ne laissent ni souffler leurs interprètes ni refroidir leur public. A une vitesse supersonique, elles reviennent pour battre es méchants tant qu'ils sont chauds. Des changements dans la continuité et une implacable logique commerciale régissent ce come-back que la planète entière n'attendait pas avec mpatience...

la violence, l'agressivité. Objet d'un culte underground. les tortues ninja sont aujourd'hui d'aimables redresseurs de torts, pas les super-héros hargneux des origines. Todd Langen, le principal artisan du passage de la bd au ciné, crédite sereinement ce changement radical d'optique. *"Il y a dans **Les Tortues Ninja 2** bien plus de comédie que dans le premier film. C'est la meilleure chose qui pouvait arriver. L'action est plus légère. autant dans les dialogues que dans les bagarres. Le précédent a subi beaucoup de critiques nous reprochant l'abondance de séquences se déroulant de nuit ou dans les ténèbres. Nous avons choisi cette optique car nous ne savions vraiment pas si le costume des tortues était convaincant, s'il passait bien à la lumière. Maintenant qu'il a fait ses preuves, nous pouvons l'exposer en plein soleil"* continue Todd Langen. Plus de comédie et de second degré encore, les détracteurs des Tortues Ninja vont forcément détester, haïr **Les Tortues Ninja 2**. Les combats du tome 1 possédaient un petit côté Van Damme/Steven Seagal pas dégré-able. Terminé. Les bastons s'orientent maintenant vers la franche rigolade, vers des gags que les fanas des Trois Stooges (les comiques les plus ringues des Etats-Unis) apprécieront. *"Les tortues utilisent moins leurs armes et évitent de frapper sur la tête de leurs adversaires. Cependant, la violence des **Tortues Ninja 1** était une violence très dessin-animé. Le jeune public le sait. J'ai grandi avec les cartoons de Warner Bros, les Bugs Bunny, ce n'est pas pour cette raison que je veux balancer des barils sur le crâne des personnages. **Les Tortues Ninja 1 & 2** expriment ce concept : jamais personne ne meurt ou ne reçoit des projectiles provenant d'une arme"*. Encore des arguments pour les détracteurs de nos chers reptiles turbulents : le public visé voit son âge décroître un peu plus. Pas forcément l'âge de l'état civil, mais surtout l'âge mental. De douze ans, on régresse dans l'allégresse générale à 6. Plus de matière verte (la couleur de l'ooze) et moins de matière grise. *"Je pense que **Les Tortues Ninja 2** s'adresse également aux adultes, bien que la balance penche désormais plus du côté des enfants"*

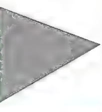


Pour avoir été à 10 reprises écouter et analyser les réactions des spectateurs des Tortues Ninja, Todd Langen connaît désormais très bien la pointure de son public. Trop bien peut-être car l'abondance des doléances concernant cette séquelle a quelque peu paralysé la teneur de son script. *"Le premier jet du scénario m'a causé pas mal de soucis ; j'y ai greffé tout ce que les gens voulaient trouver dans cette suite. L'histoire était donc particulièrement confuse. Heureusement, le réalisateur Michael Pressman est intervenu pour m'aider à simplifier l'histoire"*. Pour bien obéir à tous les souhaits de son audience, Todd Langen modifie légèrement la psychologie de Raphael (qui gagne, dit-on, en complexité) et flanque aux tortues un nouveau complice, Keno (Ernie Reyes Jr., qui servait de doublure-cascadeur dans le précédent), livreur de pizzas et karatéka dans lequel toute la jeunesse doit s'identifier. Viré du coup le personnage de Casey Jones, peu charismatique et très insipide il est vrai. Virée aussi la comédienne Judith Hoag dont Paige Turco reprend le rôle, celui de la journaliste April O'Neil. Les amateurs éclairés se s'interrogeront également sur la disparition de James Saito (Shredder) au profit de François Chau. Ces changements sont, sans nul doute, dûs à des sondages d'opinion, à des formulaires distribués à la sortie des salles, avec cases à remplir et désidérates, qu'un ordinateur bouffe par la suite pour déglutir la recette idéale de la soupe à la tortue.

■ Cyrille GIRAUD ■



RAYON INÉDITS

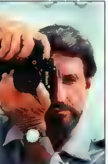


Des acteurs ? Oliver Reed - Louis Gossett Jr. - Gene Hackman - Dan Aykroyd - Jackie Chan - Eric Stoltz - Roy Scheider - Bonnie Bedelia - James Coburn - Tanya Roberts - Andy Garcia - Ellen Barkin...

Des réalisateurs ? Bruno Mattei - Nicholas Roeg - Bob Clark - Samo Hung - Eric Karson - Philippe Mora - Beau Bridges - Jerry Schatzberg...

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand.



▲ *Ray Schaider* ▲

la mort dans l'objectif

Surprenant téléfilm pour le câble. Condamné pour l'assassinat d'un flic, Raymond Eamer doit passer sur la chaise électrique. Sa dernière volonté : voir son exécution photographiée par Paul Marish. Evidemment, le photographe s'intéresse étroitement à l'affaire et découvre progressivement que des zones d'ombre subsistent dans l'enquête. Un ancien flic se suicide, des indices disparaissent, le gouverneur de l'état se fait un point d'honneur à ce que Eamer soit électrocuté au plus vite...

Frank Pierson (Une Etoile est Née avec Barbra Streisand) adopte le profil de l'investigation serrée, minutieuse, s'intéresse sans lourdeur psychologique au passé des personnages, à leurs plaies intérieures, à l'existence d'un petit patelin des Etats Unis, à des seconds rôles comme le compatissant directeur du pénitencier. La Mort dans l'Objectif montre à quel point Bonnie Bedelia (Piège de Cristal et sa suite) est une comédienne remarquable. Les dix dernières minutes de La Mort dans l'Objectif sont insoutenables dans leur simplicité.

CIC Vidéo présente LA MORT DANS L'OBJECTIF (SOMEBODY HAS TO SHOOT THE PICTURE, USA - 1990) avec Ray Schrider - Bonnie Bedelia - Robert Carradine - Arliss Howard réalisé par Frank Pierson

heure limite

Emprisonnés pour meurtre, les frères Ray et Bobby Joe ruminent une dure vengeance. Au bout de sept ans de tôle, ils s'évadent et mettent leur projet à exécution. Leur cible : un psychiatre, un juge et un procureur général.

Le scénario se réduit au strict minimum. La folie meurtrière des frangins inquiète au départ mais rentre très vite dans le rang. Un personnage féminin (la fille du procureur) est parachutée dans le script pour perturber Bobby Joe, le frère un peu débile, qui hésite du coup à suivre Ray jusqu'au bout. Aucun crescendo dramatique. Dénouement ridicule.

Fox Vidéo présente HEURE LIMITE (CURFEW, USA - 1988) avec Kyle Richards - Wendell Wellman - John Putch réalisé par Gary Winick

blood money

Ignoré de toutes les filmographies de Andy Garcia, Blood Money est un petit thriller, classique, très simplement filmé, dans lequel le futur Parrain incarne Clinton Dillard, un trafiquant d'oiseaux exotiques évoluant entre le Mexique et les Etats-Unis. Suite à l'assassinat de son frère avocat, il se retrouve impliqué dans un trafic d'armes. Grâce à une cassette, il retrouve la trace des tueurs et rencontre Nadine Powers, une call-girl mère d'un petit garçon...

Jerry Schatzberg (L'Epouvantail, La Rue) limite les effets, les mouvements de caméra, illustre calmement un scénario fertile en rebondissements. Blood Money est axé sur les rapports conflictuels entre Andy Garcia et Ellen Barkin, aussi sexy qu'à l'accoutumé. Entre deux coups de feu, Andy Garcia invente une méthode inédite d'évasion, à base d'urine sous une porte et de fils électriques. Un polar modeste mais plus que convenable.



▲ *Andy Garcia* ▲

Delta Vidéo présente BLOOD MONEY (CLINTON AND NADINE, USA - 1988) avec Andy Garcia - Ellen Barkin - Morgan Freeman - John C McIntey réalisé par Jerry Schatzberg



▲ Louis Gossett Jr. ▲

el diablo

Ecrit par Tommy Lee Wallace et John Carpenter, ce téléfilm de luxe est en fait l'aboutissement d'un vieux projet du cinéaste de **The Thing** et de **Halloween** Ce qui devait être il y a quelques années un western fantastique, est devenu une pochade sur le mode du **Shérif est en Prison** Un bandit mexicain enlève une jeune femme. L'instituteur du coin et un pistolero black se lancent à sa poursuite. Se joignent ensuite au duo un pasteur, deux pendus, un indien...

Oscillant sans cesse entre le récit picaresque, la parodie outrancière et le western classique, **El Diablo** déconcerte Sans vraiment être une déception, le film s'apparente à **Little Big Man** dans sa construction et son sens de la dérision Malheureusement, Peter Markle (Young Blood) hésite à emprunter franchement sa route. Quelques gags à répétition font néanmoins mouche   le héros qui abat un cheval dès qu'il dégaine et le pistolero prévenant sa monture sourde du prochain coup de feu.

Warner Home Vidéo présente EL DIABLO (USA   1990) avec Anthony Andrews - Louis Gossett Jr - Robert Beltran - John Glover réalisé par Peter Markle

mission suicide

Bruno Mattei, toujours planqué derrière le pseudo ronflant de Vincent Dawn, a une manière originale de s offrir des vacances à l'oeil aux Philippines   il y tourne régulièrement de petits films d'action assez sympas, mais fondamentalement ringues. Le scénario de **Mission Suicide** passablement tiré par les cheveux, voit Ranson partir à la recherche de son ex-commandant au Vietnam, désormais dans les mains de mercenaires qui demandent une forte rançon en diamants, sans quoi il sera livré au KGB. Ranson est secondé par une jeune femme dont il a détruit le tripot A eux deux, ils démantèlent un vilain trafic de drogue.

Dans les détails, l'histoire ne supporte pas vraiment un examen attentif, d'autant plus qu'elle fonctionne sur des références bien connues **Rambo**, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **A la Poursuite du Diamant Vert**.. Bruno Mattéi pille allègrement les ricains et exhume Richard Harris, extraordinaire comédien britannique dont on peut se demander par quel miracle il figure dans **Mission Suicide**. Dans l'ensemble, le réalisateur des **Rats de Manhattan** et de **RoboWar** s'en tire honorablement.

Delta Vidéo présente COMMANDO SUICIDE (STRIKE COMMANDO II, Italie - 1989) avec Brent Huff - Mary Stavin - Richard Harris - Alan Collins réalisé par Vincent Dawn (alias Bruno Matte.)

killer instinct

Fidèle artisan à la solde de Roger Corman, le philippin Cirio H. Santiago est très à l'aise dans les petits films d'action Depuis quelques années, il ne cesse de remodeler la guerre du Vietnam à la sauce série B, sans beaucoup varier les histoires Un officier américain risque le tout pour le tout en libérant des potes retenus prisonniers dans un camp vietcong que dirigent des soviétiques.

Produit correct. Rythmé, violent, mais qui ressemble à tant d'autres **Killer Instinct** se distingue quand même avec la présence d'un officier russe pragmatique et sadique qui s'ingénie à ressembler au Dolph Lundgren de **Rocky IV** A signaler aussi la participation de Robert Patrick, l'androïde adversaire d'Arnold dans **Terminator 2**

Delta Vidéo présente KILLER INSTINCT (BEHIND ENEMY LINES (USA   1988) avec Robert Patrick - Lydie Denier - William Stein - Robert Dryer réalisé par Cirio H Santiago

ordre spécial

On croirait retomber dans les années 50 où pullulaient sur les écrans les **Homme H** Dans **Ordre Spécial** du ringard Peter Yuval, un Russe dont les yeux envoient des rayons puissants fait sauter plusieurs usines bossant avec l'armée américaine. Ces troubles font le jeu d'une secte de timbrés désireux de déclencher la Troisième Guerre Mondiale pour, ensuite, dominer le monde...

A partir d'un script idiot, Peter Yuval réalise un film crétin, maladroit, bourré d'invraisemblances, où les déflagrations interviennent après que les coups soient partis, où l'héroïne est un laideron.   Les ambitions démesurées de l'entreprise accentuent encore le ridicule de cette politique-fiction fauchée.

GCR présente ORDRE SPECIAL (FIREHEAD, USA   1990) avec Chris Lemmon - Brett Porter   Christopher Plummer - Martin Landau réalisé par Peter Yavel





night eyes



▲ Tanya Roberts ▲

Un thriller érotique d'honnête facture. Un soupçon de **Body Double**, une pincée de 9 **Semaines et Demie**   Le spécialiste du genre, Jag Mundhra, met en scène un vigile commis à la surveillance d'une superbe et riche jeune femme persécutée par son ex-mari, un hard-rocker timbré. Evidemment, le séduisant et très officiel agent de sécurité tombe dans les bras de sa patronne dont les fantaisies érotiques sont sans cesse épiées par une caméra.

Jolie maison, vernissage, voitures de sport draps de soie, dessous affriolants et onéreux... Nous sommes bien dans la jet-society la plus artificielle qui soit, avec tous les clichés que cela implique. Ethérée, Tanya Roberts montre ses seins, ses cuisses, simule les coïts avec politesse, reçoit quelques baffes en guise de perversions sado-maso. Très bibliothèque rose, mais plaisamment frustrant.

Partner & Partner présente NIGHT EYES (USA - 1989) avec Andrew Stevens - Tanya Roberts - Warwick Sims - Karen Elise Baldwin réalisé par Jag Mundhra

ÉROTIQUE

LES TROIS VISAGES DE LA FESSE

La vidéo se bourre la panse de porno-photocopies. "*Quand on en a vu un, on les a tous vus*", dis-tu souvent lecteur. Même pas vrai te réponds-je. La pâte à modeler, le dessin animé, et les images poussiéreuses peuvent aussi faire grimper l'érectomètre. La preuve.



fesse à modeler

LE KAMA-SUTRA EN 25 POSITIONS

Ami à la libido débordante mais à l'imagination quelque peu faiblarde, voici avec **Le Kama-Sutra en 25 Positions**, édité par *Polygram*, de quoi faire jouer tes muscles divers et agrémenter tes folles nuits. Un Kama-Sutra qui n'a rien à voir avec les vieilles estampes japonaises ou les photos plus ou moins floues en provenance de Suède ou du Danemark. Non, ici, il s'agit de pâte à modeler et d'animation image par image. Je t'entends déjà râler, toi le cancre traumatisé par des années de travaux manuels. "C'est bidon la pâte à modeler, c'est nul, c'est pas beau, on s'en fout plein sous les ongles et ça pue après". Visionne déjà la cassette et, comme moi, tu risques d'être surpris par le rendu et la qualité de l'animation. Lyonel Kouro, le réalisateur, n'a rien laissé au hasard. Il s'est entouré de cinq spécialistes de la pâte à modeler, a filmé le tout avec une caméra 35 mm assistée par ordinateur, plus son stéréo, transfert vidéo fait en 4.2.2 donc transfert numérique, image genre vidéo-disc, bref le nec plus ultra à l'heure actuelle, même si tu connais rien à la technique.

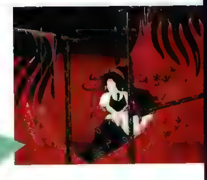
Lyonel Kouro ne s'est en outre fixé aucune limite. Rien ne te sera caché ni épargné. En 25 tableaux, il passe tout en revue. Amour entre femmes, à trois, entre hommes avec préservatif car le plastique c'est fantastique, à double et triple enfilade, amour bondage, devant la cheminée, dans l'espace, en voiture sous l'oeil du chauffeur, dans les champs devant les vaches... Tout, je te dis. En plus c'est drôle, donc plein d'humour, et force est de constater que tu prendras plaisir comme moi à feuilleter les pages pâtamodelesques de ce livre-vidéo. Alors maintenant à toi de jouer, va piquer la pâte à modeler de ton petit frère, et roule petit bolide, tu verras, ça sent pas si fort sous les ongles, et de toute façon on s'habitue à tout.

fesse à dessiner

THE SENSUALIST

Avant, pour toi, les dessins animés japonais, c'était **Goldorak, Dragon Ball, Docteur Slump**... puis vint **Akira** qui, tu l'espères, sera le point de départ d'une nouvelle invasion de nos écrans par des produits japonais d'une autre dimension s'adressant à un public plus adulte, plus mûr. *Antarès-Travelling* ouvre le bal en nous exhumant un petit chef-d'oeuvre d'érotisme animé des plus torride, j'ai nommé The **Sensualist**. Les quatre protagonistes de cette aventure qui se déroule dans le Japon médiéval sont Zuzo, pauvre hère légèrement débile, son maître un des personnages puissants du village, Komurozaki, la plus célèbre et jolie Geisha d'Edo, la cité du plaisir, et le dernier, qui n'est pas un personnage à proprement parler, mais qui est omniprésent tout le long du film et même au-delà, je veux parler du plaisir.

LES TROIS VISAGES DE LA FESSE



Un soir de fête, pris d'alcool, Zuzo parie avec un personnage important qu'il peut coucher avec Komurozaki, et ce dès la première rencontre. S'il gagne, il pourra choisir la maison de son choix dans le chaptel de l'autre parieur, sinon couic, il perd une partie de son anatomie, ce qui l'obligera à uriner assis sous peine de s'en mettre plein les tongs. Il va donc annoncer à son maître son départ pour Edo en compagnie du clown, compagnon de beuverie et, pour l'occasion, notaire chargé de vérifier si le contrat est bien rempli. Le maître le met en garde de la folie de son entreprise, car les Geisha ne sont réservées qu'à l'élite et n'accordent leur faveur qu'après moult rencontres. Devant les pleurs de Zuzo, le maître décide de l'accompagner afin de lui faire profiter de son expérience.

Pour découvrir la suite, je t'invite lecteur à visionner la cassette et à plonger dans un tourbillon de beautés. Car ici, pas d'images graveleuses ou de gros plans malsains, tout est suggéré. La nudité est légère voire même pudique, et les métaphores vont bon train. Cela ne gâche en rien le désir, au contraire, ça l'émoustille. Des tâches rouges évoquant un phallus pénétrant une mer déchaînée ont plus de portée qu'un couple faisant l'amour... Des petits lapins gambadant et traversant l'écran sont plus subtils et mignons qu'un homme détaillant le Kama-Sutra à sa femme. La narration pourra te paraître bizarre, le film se déroulant sur plusieurs niveaux. On est balloté sans cesse entre le passé et le futur, avec quand même des pauses dans le présent. Mais la beauté des images rend tout limpide et transcende totalement la structure narrative de cette tentative d'érotisation d'un vice somme toute assez banal. Alors ce soir, paie-toi un voyage au pays de la sensualité, rentre à la maison, ferme les volets, éteins la lumière, mets-toi à l'aise, monte le son du téléviseur et laisse-toi porter par une heure de plaisir, laisse-toi bercer par la musique envoûtante et la sarabande de voluptés qui vont bientôt jaillir de l'écran.

fesse à déterrer

UN CERTAIN CINEMA CLANDESTIN 1920-1954

"Evénement national !", annonce la jaquette du film qui sort avec l'accord du C.N.C. et du Ministère de la Culture. L'événement en question, c'est surtout que l'Etat et le C.N.C. reconnaissent enfin le X, le vieux, le contemporain sans doute plus tard, comme un genre à part entière et non plus comme une manne lucrative, infamante et inavouable. Car, n'oublie pas que l'Etat est bien le plus grand souteneur du pays. Il taxe allègrement le cinéma X (TVA Luxe, TVA Spéciale, amendes...), définit son territoire et ses conditions de travail, le corrige dès qu'il fait mine de s'émanciper.

Alors, regarde d'un peu plus près cet événement que nous propose *Antarès-Travelling* : le texte de la jaquette te conseille de ne pas être refoulé, de te réveiller, d'apprécier le charme rétro, le côté burlesque, rose et coquin, et comme c'est Paul Caron (*Positif*, *Les Cahiers du Cinéma*) qui conseille, profites-en. Tu enclenches donc les 70 minutes de culture et tu auras tôt fait de constater que l'intérieur est beaucoup plus salé que ne l'annonçaient la jaquette et Paul Caron.

Dans l'ordre : **La Femme au Portrait** (1952) où un couple achète sur les quais un tableau représentant une andalouse. De retour à la maison, le mari prend deux fois sa femme de force puis s'endort satisfait tandis que sa femme pleure devant le tableau. Lequel prend vie et s'occupe de la dame. Les deux, qui font la paire, décident ensuite de vider le "fier à bras" avant de regagner ensemble le tableau. Tu noteras une technique mamaire très particulière pour redonner à la queue tout le béton souhaité.

Butterfly (1920) est malheureuse car son marin d'amant Pinkerton est parti au loin. Elle se console avec Soussouki, elle aussi amoureuse de Pinkerton, sous les yeux du Boy Pink Lhop, qui en pince également pour le même. Pinkerton de retour contente tout le monde et Boy Pink Lhop, ravi, en redemande encore et se prend la chose en main.

Monsieur a Sonné (1942) est plus classique. Un homme dort, la bonne apporte le petit déj, il la prend de force une fois, elle y prend goût, la prend une deuxième fois, génial, un troisième, ah non, temps mort la virilité a ses limites.

Nuit de Prince (1954). Une sorte de pacha roule dans sa voiture sur les Champs-Elysées et joue au bâton de berger avec la brebis d'à côté.

Apparemment, c'est fait par la même équipe que **La Femme au Portrait**.

Massages (1937) exhume un sosie bande-mou de William Leymergie. Il fait appel à Madame Irma, ses masseuses et leurs vibromasseurs pour recommencer à vibrer pour les masseuses. Il règlera ses honoraires en liquide.

Assurément le film le plus sympa, tout le monde se marre, regarde derrière la caméra, commente, pose des questions hors-champ... C'est également le seul film présenté avec des cartons en français et en anglais sous forme de pub pour retrouver une virilité perdue.

Sous le Parasol (1934). Un homme et une femme sous un parasol. C'est tout, donc pas intéressant.

Plus hard est le suivant, absent de la jaquette, sans titre, décousu, sans scénario, semblant daté des années 50, proposant des scènes de bondage, de flagellations, d'entraves diverses, avec un art certain pour accommoder une penderie sur roulettes, une table et des ceintures.

Un Poker Original (1947) regroupe deux femmes et deux hommes à un comptoir. Le barman leur propose un poker original : à chaque fois que l'on perd, on retire un vêtement. En fait de poker, il s'agit d'une partie de dés, mais comme moi, tu t'en fous, surtout que les joueurs se retrouvent vite nus et jouent alors à d'autres jeux, le téléphone qui sonne, le grand piston... Tout à coup, comme l'annonce un carton, c'est la confusion générale, les deux femmes vont se boire au bar, et les deux hommes jouent à Roger et Léon mais sans le camion.

Der Familienabend clôt la série. Un sosie un peu bouffi de Marilyn Monroe accueille son petit mari à la maison par un strip-tease avant d'essayer avec lui toutes sortes de combinaisons amoureuses, et de finir par une cravate de notaire. Voilà, the end. Alors dorénavant, si une mémé ou un vieux te reproche tes moeurs dissolues et tes lectures bizarres, offre lui la cassette, ça lui rafraîchira la mémoire et lui réchauffera peut-être la libido.

■ MC Guyman ■

angel town

Le jeune Jacques Montaigne poursuit ses études universitaires aux Etats-Unis, dans un campus situé près des quartiers contrôlés par les gangs... Il s'installe dans une maison en plein centre de la zone interdite et se heurte inévitablement aux houligans. Adepte de la non violence, le frenchie champion d'arts martiaux dérouille ses agresseurs...
Réalisé par Eric Karson (**Le Camp de l'Enfer, Black Eagle**), **Angel Town** a obtenu un important succès aux Etats-Unis, suite à des bagarres très meurtrières dans les cinémas. C'est inévitable dès qu'on touche aux gangs... En ce qui concerne ses qualités proprement cinématographiques, **Angel Town** provoque des réactions unanimes : médiocre. Dans le genre, **Colors** et **Les Guerriers de la Nuit** se situent à des années-lumière. Eric Karson accumule les bagarres dans lesquelles Olivier Gruner fait bonne figure et simplifie jusqu'à la caricature l'explosif problème des gangs de Los Angeles.

Zenith Productions présente ANGEL TOWN (USA/1989) avec Olivier Gruner - Theresa Saldana - Frank Aragon - Peter Kwong réalisé par Eric Karson



▲ *James Coburn* ▲

présumé coupable

Melbourne, Australie, mai 1942. Pendant que les alliés combattent les Japonais en Nouvelle-Guinée, des femmes sont étranglées par un soldat américain. Le coupable est Joseph Leonski, un GI de 24 ans, atteint d'une maladie mentale rarissime. Néanmoins, il faut un bouc émissaire pour passer l'éponge sur les graves troubles (37 morts) qui ont opposés soldats américains et australiens...
Mené comme un thriller par un Philippe Mora (**Horror et Hurlements 3**) à qui on ne connaissait pas cette rigueur, **Présumé Coupable** condamne la justice militaire américaine en pratique durant la Deuxième Guerre Mondiale et n'hésite jamais à culpabiliser le général McArthur. Parallèlement à l'enquête, la description de Melbourne avec ses boîtes de nuit et bordels officiels est haute en couleurs. A la fois investigateur et avocat, James Coburn est constamment parfait. Mais la grande surprise vient de Reb Brown (Leonski), généralement casé dans les rôles de gros bras dans les sous-Rambo italiens, et ici pathétique en GI dingue à la recherche des voix de ses victimes.

Partner & Partner présente PRESUME COUPABLE (THE DEATH OF A SOLDIER, Australie - 1986) avec James Coburn - Reb Brown - Bill Hunter - Maurie Fields - Michael Pate réalisé par Philippe Mora

à 7 heures du jugement

Assez proche de **After Hours**, **A 7 Heures du Jugement** part d'un postulat assez délirant. Parce que sa femme a été sauvagement tuée par un gang relaxé faute de preuves par le juge John Eden, David Reardon enlève le magistrat et son épouse. John Eden a sept heures pour trouver une preuve qui pourrait envoyer le gang derrière les barreaux. Pour cela, il doit traverser les quartiers les plus glauques de New York, les égoûts où sévit une véritable cour des miracles...
Réalisé et interprété par Beau Bridges (vedette avec son frère Jeff de **Susie et les Baker Boys**), **A 7 Heures du Jugement** hésite entre l'ultra-réaliste et un parcours du combattant aussi dément que les péripéties des bons vieux sérials. Le vilain trouve refuge dans un entrepôt truffé de pièges, son homme de main est un géant à la cervelle d'enfant. Cocasse et plutôt bien réalisé.

Delta Vidéo présente A 7 HEURES DU JUGEMENT (SEVEN HOURS TO JUDGEMENT, USA - 1988) avec Beau Bridges - Ron Leibman - Julianne Phillips réalisé par Beau Bridges

loose cannons

▲ *Dan Aykroyd* ▲

De nouveaux flics par deux. Nous avons Gene Hackman, le vieux de la vieille, bourru, blagueur, aux méthodes radicales, qui trimballe tout son chez-soi dans sa guimbarde, et Dan Aykroyd, fin limier, qui effectue volontiers des stages chez les moines. Le duo prend en charge la protection d'un gros propriétaire de boîte gay poursuivi par des nazis, désireux de mettre la main sur un film porno dont Hitler et quelques SS seraient les principaux protagonistes...
Le réalisateur des **Porky's** et de **Meurtres par Décret** verse dans l'humour épais. Plein d'allusions salaces à l'usage du préservatif, à la symbolique de la taille du sexe à travers les grosses voitures, **Loose Cannons** n'est pas vraiment la catastrophe pressentie. Assez proche de **Dragnet** dont il brigue les lauriers, le film permet à Gene Hackman de prendre ses distances avec tous les personnages de policier dur-à-cuir qu'il a interprétés et de s'auto-parodier. Par contre, Dan Aykroyd, dont la tendance est surtout à l'embonpoint, grimace, tire la langue, louche, mime. Se prendrait-il pour Jerry Lewis ?

GCR présente LOOSE CANNONS (USA-Canada - 1990) avec Gene Hackman - Dan Aykroyd - Dom DeLuise - Ronny Cox réalisé par Bob Clark



kicks

Un homme d'affaires mystérieux et excentrique séduit une jeune et jolie professeur d'université qui prétend aimer le risque et qui s'ennuie ferme avec son petit ami. Elle va être largement servie car son Don Juan pousse l'amour du danger un peu trop loin. Après quelques facéties et la mort d'un gardien de nuit lors d'un casse pour le fun, il se sert d'elle comme petit lapin dans un remake des **Chasses du Conte Zaroff** !

Ce téléfilm plus salé que la moyenne organise plutôt correctement son suspense. Mais c'est la personnalité du vilain héros qui importe surtout, son besoin d'aller toujours plus loin et de se mettre dans les situations les plus tordues pour ressentir le grand frisson. La prison désaffectée d'Alcatraz fournit un décor original dans le final.

Antarès-Travelling présente KICKS (USA - 1985) avec Anthony Geary - Shelley Hack - Tom Mason réalisé par William Wiard

first mission

Voici un Jackie Chan qui risque fort de décevoir les fans de l'homme caoutchouc de Hong Kong. Peu d'action et beaucoup de mélodrame à l'actif de **First Mission**. Ted (Jackie Chan) est un flic qui a renoncé à d'importantes promotions, à plusieurs voyages autour du monde pour rester auprès de son jeune frère, Danny, un retardé mental (Samo Hung). Par un incroyable concours de circonstance, Danny est kidnappé par des malfrats en quête d'une valise bourrée de diamants.

Assez proche de Nicky & Gino avec Ray Liotta et Tom Hulce, **First Mission** titille la corde sensible au premier degré. Assez maladroitement et en recourant à tous les clichés attendus. Samo Hung joue de ses rondeurs et s'investit totalement dans le rôle de Danny. Jackie Chan y croit aussi, mais dès qu'il s'agit de virevolter et de donner dans le coup de poing, il est nettement plus convaincant. Un film à l'usage exclusif de ses inconditionnels dont nous sommes.

Delta Vidéo présente FIRST MISSION (Hong Kong - 1985) avec Jackie Chan - Samo Hung réalisé par Samo Hung

▲ Oliver Reed & Amanda Donohoe ▲

l'île des passions

Si Robinson Crusoé avait pu choisir son Vendredi, il aurait certainement craqué sur la plastique superbe d'Amanda Donohoe (**Le Repaire du Ver Blanc**). Cette version moderne du fameux roman de Daniel De Foe s'inspire d'un fait divers authentique : par l'intermédiaire d'une petite annonce, un homme trouve une compagne et passe avec elle un an sur une île déserte. Mais la cohabitation entre l'Ours (Oliver Reed) et la Poupée se révèle difficile. Cette singulière histoire de naufragés volontaires aurait mérité d'être légèrement raccourcie. Mais, environnement oblige, entre les plages de calme et de tempête vécus par les deux protagonistes, il reste à contempler cette île des passions. Toujours sulfureux, Nicholas Roeg (dont la puplart des derniers films sont inédits, y compris l'épatant **The Witches**) prend son pied à observer Amanda Donohoe, jamais radine de ses charmes.

Warner Home Vidéo présente L'ÎLE DES PASSIONS (CASTAWAY, USA - 1987) avec Oliver Reed - Amanda Donohoe - Frances Barber réalisé par Nicholas Roeg

▲ Monica Carrico ▲

running hot

Un épatant petit film totalement inconnu. Un adolescent tue son père alors que celui-ci tente de violer sa sœur. Une prostituée fantasque et idéaliste tombe amoureuse de lui à travers les médias et lui envoie, en prison, des lettres enflammées. Évidemment, lorsqu'il s'évade, le jeune type rapplique. Rapidement, le couple est en fuite devant un policier qui pense plus à prendre sa revanche sur le garçon qu'à venger son partenaire, mort par accident...

Sur le schéma du road-movie, de la fuite perburbée par des accidents et la rencontre de personnages saugrenus, Running Hot passe du tragique au facétieux avec habileté. Plus que l'action picaresque et les révélations sur l'innocence d'Eric Stoltz, ce sont les rapports entre l'ado tueur malgré lui et la pute au grand cœur qui intéressent. Beaucoup d'amour et un peu de sexe pimentent cette aventure attachante menée par ces deux parias de la société autour desquels rodent les requins que sont flics, journalistes et souteneurs.

Antarès-Travelling présente RUNNING HOT (USA - 1983) avec Eric Stoltz - Monica Carrico - Virgil Frye - Stuart Margolin réalisé par Mark Griffiths





COLLECTION
AU-DELÀ DU RÉEL
GRAND CONCOURS
GAGNEZ
une semaine à:
AVORIAZ
MAXXIMUM
MAD MOVIES
LA REVUE DU CINÉMA FANTASTIQUE
DANS LES VIDEO-CLUBS ET LES GRANDES SURFACES

BRILLANT. PALPITANT. UN TRES GRAND THRILLER.
CE "SILENCE" EST D'OR !









jodie foster / anthony hopkins / scott glenn

Le Silence des Agneaux

(the silence of the lambs)

un film de jonathan demme / jodie foster / anthony hopkins / scott glenn / le silence des agneaux (the silence of the lambs) / ted levine / musique howard shore / chef décorateur kristi zea / directeur de la photographie tak fujimoto / montage craig mckay, a.c.e. / producteur exécutif gary goetzman / d'après le roman de thomas harris / scénario ted tally / produit par kenneth utt edward saxon et ron bozman / réalisé par jonathan demme

DISTRIBUE PAR COLUMBIA TRISTAR FILMS (France) S.A.

ORION